

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 30 janvier 1925

Sommaire :

Le christianisme et la crise de l'esprit

Dans l'Urundi

A propos de la mort de Morel

Tolstoï est-il le père spirituel

du bolchévisme ?

Robert Vallery-Radot

Pierre Ryckmans

Jules Leclercq

Charles Saroléa

Les idées et les faits : Chronique des idées : Vers la foi catholique, J. Schyrgens.

— Russie. — Serbie, Comte Perovsky. — Inde.

La Semaine

* Volte-face soudaine de M. Herriot qui dénonce à son tour le danger allemand.

La victoire n'a pas assuré la sécurité ! Accusation terrible à charge de ceux qui disposaient, il y a six ans, du sort de l'Europe.

* Discussion, au Sénat, sur la collation des grades académiques. Ce débat est malheureusement trop

restreint à une meilleure répartition des programmes existants.

Un des problèmes capitaux de l'enseignement universitaire porte sur la formation générale et la culture philosophique des étudiants. Ce qu'il faudrait chez nous, c'est plus de philosophie surtout à la base des études de droit.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

BANQUE
L. SIMONON & C^{IE}

Soc. en commandite simple — Cap. Fr. 6.000.000

24, Rue d'Arenberg, BRUXELLES

Succursale : 5, Boulevard d'Avroy, LIÈGE

OPERATIONS de BANQUE et de CHANGE
aux meilleures conditions

Ouverture de Comptes de Dépôts
Comptes de chèques — Comptes à 6 mois et un an
COMPTES DE QUINZAINE
à des taux d'intérêt particulièrement avantageux

Ouverture de Crédits en comptes nantis
Escompte et recouvrement d'effets
Prêts sur titres cotés

Exécution d'ORDRES DE BOURSE sur toutes places
Gestion de PORTEFEUILLES sans commissions
RENSEIGNEMENTS financiers à nos clients

GARDE de titres — Location de OFFRES-FORTS
SOUSCRIPTIONS aux emprunts et émissions
Encaissement de COUPONS belges et étrangers

Emission de CHEQUES payables sur toutes places étrangères

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cuites, 17

BRUXELLES

G. VERAART

DÉCORATION
PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Le christianisme et la crise de l'esprit

Il y a un peu plus de quatre ans, à cette même tribune, ayant l'honneur d'exposer devant vous la mission des lettres catholiques, alors qu'il était de règle, dans toutes les feuilles officieuses et les discours de nos hommes d'État, de déclarer que la question économique dominait tout le débat de la paix et que, pour le reste, l'Union Sacrée s'en chargerait, nous affirmions avec une véhémence que d'aucuns purent trouver exaltée, mais qui n'était que l'expression d'une douleur sans nom devant tant d'espérances trahies, tant d'amours profanés : « La guerre n'est pas finie, la guerre n'est pas gagnée ; elle a changé de plan, voilà tout ; elle se rallume au secret des lois et des causes ».

Nous étions quelques-uns à répéter ce cri d'alerte à tous les carrefours de la pensée et de l'action. Un Barrès, un Maurras, un Maritain, un Massis se portaient sans cesse à tous les points menacés. Mais les fanfares humanitaires continuaient de couvrir leurs voix et les boniments des hommes d'affaires et des financiers attiraient leurs tréteaux étincelants, à coups de grosses-caisses et d'éblouissantes parades, les foules fatiguées et prêtes à se donner au plus offrant.

Quatre ans ont passé et la guerre continue sur le plan spirituel, plus sombre, plus féroce et plus implacable que jamais. On peut dire que depuis quatre ans nous n'avons fait que descendre toujours plus bas dans le reniement des hauts desseins pour lesquels sont tombés les millions de morts de l'Yser aux Vosges, et il est encore plus insensiblement ignoré qu'on ne le pense, le soldat qui repose sous l'Arche héroïque, car ce n'est pas seulement son nom qui nous est inconnu, mais le sens intime de son sacrifice ; la flamme brûle toujours devant sa dépouille, mais parfois, la nuit, sous les vents mauvais qui la secouent, elle prend l'atroce apparence d'un ironique feu follet qui danserait sur nos victoires bafouées.

Il semble en effet que tous les démons de l'abîme soient déchaînés et que la colère de Dieu leur ait laissé licence de tout anéantir. Chaque jour un pan de mur s'ébranle dans les citadelles de l'esprit au choc de leurs furieux assauts, ensevelissant les défenseurs endormis sous les décombres. Rien ne s'oppose à leurs déprédations et leur frénésie s'exerce sous l'œil complaisant des premiers rôles de la grande farce internationale dont les masques hypocrites du Droit des peuples, mal attachés sur leurs visages avec des fils d'or trop voyants, ont été jetés au milieu des huées de mépris et des clameurs de dégoût, laissant apparaître les mufles hideux de la convoitise. C'est la bacchante avec ses tigres, ses aegipans et ses ménades, mais au lieu du beau Dionysos couronné de pampres, pour les conduire avec son thyrses inspiré, c'est l'énorme idole de l'Argent qui s'avance à leur tête, sous les triples voiles et les signes indéchiffrables de son essence satanique.

Tel est en effet le dieu que s'est donné le monde moderne si fier de son émancipation des vieux dogmes ; c'est lui qui dicte le sort des nations. C'est lui qui crée le Droit nouveau et que les États ont chargé officiellement d'organiser la Paix. Quatre siècles de progrès scientifique, de dissertations sur la morale, de perfectionnement critique ont abouti à cette abjecte dégradation. Tout le monde le constate et le trouve inévitable.

Avec une science de nos faiblesses vraiment infernale, une ubiquité tantôt insinuante, tantôt brutale, il poursuit partout son œuvre d'asservissement. L'État c'est lui ; le Peuple c'est lui ; la Démocratie c'est lui ; le Progrès c'est lui. Tous les câbles étant à sa solde le clament à la vieille Europe fatiguée qui se résigne non pas tout à fait à la croire, mais à lui obéir comme si elle le croyait. « Thèbes, Ninive et Babylone, écrit le célèbre historien Ferrero, n'ont jamais exercé sur le troupeau humain une toute-puissance semi divine comme l'ont fait les États modernes, fils de la Liberté, mandataires du Peuple, champions de la Démocratie. » Et tout le vieux monde s'assoupit ainsi dans une hébétude pareille à la mort. Tout effort serait vain pour en sortir, pour désigner le chef qui l'affranchirait du honteux esclavage ; et dans les quelques îlots de civilisation encore épargnés on attend les

pires cataclysmes en s'endormant au bourdonnement confus et dissonnant des journaux savamment orchestrés par les prêtres du dieu nouveau.

Ah ! certes, relire aujourd'hui Voltaire est d'un comique amer ! Sa verve endiablée de polygraphe ne réussit plus à masquer l'énorme naïveté de sa croyance en une manne de bonheur universel que devaient répandre les physiciens, les chimistes et les économistes lorsqu'ayant enfin affranchi les peuples des superstitions, leurs découvertes ouvrant aux marchands et aux financiers des horizons illimités, aucun règlement despotique ne viendrait plus entraver le génie civilisateur ! Celui qui nous fait sourire aujourd'hui que l'expérience nous a durement instruits de ces enfantillages, celui qui nous fait sourire aujourd'hui, ce n'est point le frère Rigollet ni le frère Pediculus, ce n'est point le camaldule ou le théatin que Voltaire bafoue, mais bien son M. Frèret, son comte de Boulainvilliers, son Adorateur et son Gentilhomme qu'il prend au sérieux ; c'est son ébahissement de villageois devant les progrès des arts mécaniques, c'est le ton grave et quasi religieux qu'il donne à son style pour affirmer que le commerce « adoucit les mœurs » !

Entre les principaux postes de la pensée européenne, il n'y a plus que des messages de détresse qui s'échangent. Un Paul Valéry parle de navires chargés de trésors, coulant à pic dans les ténèbres, de lampes renversées et son incantation est désormais célèbre : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles... ». Il murmure et il scande sur les lèvres des lettrés comme le *Super flumina Babylonis* des vieux juifs exilés. On ne sait plus ni voir, ni aimer, ni agir. Tout nous échappe. Et les réalités les plus solides se transforment en fantômes monstrueux qui ricanent et gambadent en des absurdités de cauchemar. La guerre qui a surpris l'Europe en pleine euphonie philanthropique n'a pas encore laissé pénétrer son secret ; nous savons seulement qu'il ne suffit pas de la maudire et de lui opposer des conférences et des traités en papier pour nier sa présence formidable. Nous savons aussi que ni notre science ni même nos vertus ne sont de force pour l'anéantir. « Les grandes vertus des peuples allemands, profère encore Paul Valéry, ont engendré plus de maux que l'oisiveté jamais n'a créé de vices. Nous avons vu, de nos yeux vu, le travail consciencieux, l'instruction la plus solide, la discipline et l'application les plus sérieuses adaptées à d'épouvantables desseins. Tant d'horreur n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu sans doute beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps ; mais il a fallu non moins de qualités morales. Savoir et devoir, vous êtes donc suspects ? » En vain un Ferrero croit découvrir notre mal dans un dédoublement fatal de notre volonté ; il constate qu'épris en même temps d'autorité et de liberté, de rationalisme et d'aspirations mystiques, nous allons, ballottés de la démagogie la plus abjecte à la tyrannie la plus odieuse et du scepticisme le plus dissolvant à la religiosité la plus puérile. Mais il se borne à exposer notre mal sans nous donner d'autres remèdes que celui de nous recoucher avec notre fièvre et le bourdonnement de la quinine aux oreilles dans notre lit mal fait. Mais ce ne sont pas seulement des poètes ou des théoriciens imaginatifs qui se posent d'anxieuses questions, ce sont les esprits les plus pondérés, un Bainville par exemple, qui devant les redoutables complications du Maroc espagnol, écrit ces lignes désenchantées : « L'Occident est fatigué. Il est affaibli. Un reflux commence. Il serait imprudent de n'en pas voir les signes et nous ne sommes peut-être qu'à un commencement. Qui sait si Abd-el-Krim n'annonce pas un nouvel Abdérame ? Qui sait si nous ne retournons pas à douze cents ans en arrière ? Ces hypothèses peuvent sembler excessives ou absurdes. N'en avons-nous pas vu se réaliser bien d'autres ? » (A. Fr., 17 déc.).

En France, plus que partout ailleurs, nous sentons cet affaiblissement spirituel : il est contestable qu'à première vue le grand élan mystique de 1914 semble retombé à cette vague sentimentalité religieuse et nationale ni trop chaude ni trop froide, indulgente à toutes les défaillances, qui s'accommode de tout, ne s'indigne de rien, trouve des arguments à toutes les capitulations plutôt que de recourir aux cures radicales.

Encore une fois, le libéralisme, comme au temps du ralliement sous le nom nouveau d'Union Sacrée, a chloroformé les partis modérés. Retombée sous le pouvoir des siècles et dévorée par sa démocratie parasitaire, la France éprouve le plus furieux assaut moral qu'elle ait peut-être jamais subi. Son âme, sa mission, son génie, on veut tout à la fois lui ravir. Tout l'or du monde s'y emploie. « Tout se passe, écrit Maurras, comme si les puissances d'argent internationales payaient une certaine équipe d'écrivains pour cultiver la dissociation civile et la démoralisation militaire chez nous. » Ces puissances ne veulent pas que la France revive. Voilà cent quarante ans qu'elles s'acharnent à énerver et troubler son sens politique et religieux et à lémembrer ainsi son unité nationale. En 1914 elles espéraient bien que c'en était fait de nous : notre redressement a déjoué tous leurs calculs. Devant notre épuisement physique et moral elles se sont remises à espérer et se sont employées à nous inoculer à hautes doses le virus de Moscou. Ah ! l'heure est grave et très amère. Devant la tombe de Psichari, ce dimanche inoubliable de lumière dans la forêt d'Ardenne où toute la communion des Saints de Belgique et de France nous entoure pour offrir sur cet autel héroïque le sang de la Victime rédeuptrice, nous étions quelques-uns à penser avec des larmes à ces choses.

Il nous semblait que de cette pierre sacrée s'élevaient vers nous de tristes reproches comme les impropères du Vendredi Saint que l'Église met dans la bouche de l'Homme.

« O mon peuple, entendons-nous, j'ai versé mon sang pour que tu continues ta mission de soldat du Christ et voici que tu la renies à la face de la Terre.

» Je suis tombé, le rosaire à la main et le scapulaire de Saint Dominique sur la poitrine, pour que tu rouvres les cités de prière et d'expiation, pour que tu ramènes solennellement les trois compagnons de tout héros et de tout élu : la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance et voici que tu les repousses ignominieusement.

» J'avais porté en Orient le témoignage du Centurion en ton nom, et voici que tu jettes à la mer les Clés du Saint Sépulcre et l'héritage des lys, voici que tu abandonnes tout un immense empire spirituel à toutes les convoitises du léopard !

» Dans mon sang et dans mon esprit, Rome et la Grèce s'épanouissaient en dignité française et tes grossiers tyrans piétinent cette fleur héréditaire de leurs grosses pattes et ne veulent plus connaître que des mécaniciens et des manœuvres. Ne se trouvera-t-il pas dix justes pour que la colère de Dieu t'épargne ? »

C'est alors qu'une voix toute jeune, la voix d'un de nos cadets, héritier d'un illustre nom de nos lettres, continuateur de toute la tradition d'honneur et de gentillesse qui a nom la France, prononça le mot sévère et flamboyant que vous avez entendu, le mot dont nous cherchions la vertu rédemptrice et qui vint luire dans nos ténèbres comme le glaive béni de l'Archange sacrificateur. A cette tombe, prononçait la voix de Philippe Barrès, nous étions v. nus reprendre conscience de l'esprit de Verdun.

L'esprit de Verdun ? Qu'est-ce à dire ? Sinon cette mystique de la guerre que Psichari avait retrouvée dix ans auparavant dans le désert de Mauritanie ! « Ce désir de souffrir, d'aimer, de servir », comme le définit si bien Montherlant dans son beau *Chant funèbre*, la vocation de l'offrande enfin que Verdun réveilla et consumma en nous.

De l'ossuaire de Douaumont, cette immense table de sacrifice, où furent égorgés sept cent mille jeunes hommes, un cri part, le même que celui qui transperça les mondes horrifiés dans les ténèbres du Vendredi Saint : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ».

Insensiblement, depuis six ans, nous nous sommes efforcés de nous persuader, nous chrétiens, que ce cri ne s'adressait plus à nous, que c'était de l'histoire ancienne et qu'une minute dans l'année, la fameuse minute de recueillement du 11 novembre suffisait à commémorer décemment le rappel terrible de la Passion et de la Mort du Juste, et qu'ensuite nous pouvions recommencer à nous livrer à l'enchantement des biens périssables, dans le délicieux étourdissement des nouveaux printemps impitoyables et forcenés. C'est en vain, nous savons bien au fond de nous-mêmes que Verdun nous a marqués d'un signe ineffaçable, le signe des consacrés, et, invinciblement, il

nous faut reporter les regards vers cette colline où notre patrie nous tend l'obsédant voile de Véronique pour que nous lisions sur cette figure couronnée d'épines et brouillée de sang et de boue notre seule image véridique...

* * *

Cette image qui jadis fit sangloter d'amour la chrétienté, je ne vous étonnerai pas en vous disant que l'Europe a désappris d'y contempler son destin de souffrance et de gloire. Cependant, qui sait si elle n'a pas déjà commencé par des chemins très longs, très détournés, très obscurs, très âpres, ceux mêmes de l'Enfant prodigue, à se rapprocher de la petite ruelle où soudain elle la reconnaîtra avec des larmes ?...

Regardons un peu ce qui se passe en Allemagne. Il apparaît bien que son élite intellectuelle, dans ses parties les plus hautes, est la première à renier sa culture dont elle tirait tant d'orgueil. Oh ! nous savons bien que dans cette abjuration se dissimule encore beaucoup de superbe : Humiliée par sa défaite, l'Allemagne pense en effet qu'étant à la tête de l'organisation matérielle de l'Europe et de son progrès scientifique, si son rêve d'hégémonie a échoué c'est que cette culture était une erreur et que sa faillite entraîne logiquement celle de l'Occident tout entier. Il convient donc d'accueillir ce nouvel état d'esprit avec beaucoup de circonspection comme tout ce qui vient d'Allemagne, avec cette arrière-pensée que ce sont peut-être là des idées spécialement réservées à l'exportation et destinées à accentuer la démoralisation des autres peuples. Car, d'autre part, on ne voit pas que ses armements diminuent ; sur son sol que la guerre n'a jamais foulé, dans ses usines intactes, pourvues de leur formidable outillage au complet, la Germanie refourbit son matériel de carnage et dans les casernes du Nain Mime, le Fer et le Feu, unis encore pour de monstrueuses amours, engendrent jour et nuit foudres, tonnerres et vapeurs mortifères qui doivent à nouveau dévaster le monde.

Néanmoins, le retentissement considérable que rencontrent dans leur propre pays des ouvrages tels que la *Ruine de l'Occident*, de Spengler et le *Journal de Voyage d'un Philosophe*, de Kayserling, correspondent indubitablement, du moins dans une élite, à une désaffection profonde et intime de cette civilisation matérialiste chère au XIX^e siècle, et que celui-ci nomma le Progrès.

L'Allemagne de la Science et de la Critique, l'Allemagne de l'Orgueil humain, commence à avouer que cette civilisation que, pour sa part, elle développa monstrueusement, est la cause primordiale de ces désordres dont nous tracions tout à l'heure les symptômes généraux, car son résultat le plus clair, constate-t-elle, a été de multiplier les exigences de nos appétits inférieurs, d'émousser nos caractères, de remplacer l'art et la contemplation par la mécanique et les affaires et d'abaisser toutes les fonctions de l'intelligence vers l'utile, atrophiant ainsi le goût des hautes spéculations, réduisant la vie de l'esprit à des raisonnements de contre-maître et nous acheminant rapidement et inéluctablement vers l'esclavage industriel et l'Etatisme omnipotent. Et ces singuliers petits-fils des propagateurs des philosophies dissolvantes de l'Inconscient et du Devenir vont jusqu'à faire cette confession — cynique ou ingénue ? — que, chez l'Européen, l'instinct a submergé la raison et qu'en bonne logique, la raison chez lui s'est réduite à servir l'instinct.

Retenons cet aveu ; il est précieux : l'Allemagne se reprend en de copieux traités à paraphraser la question évangélique : « A quoi sert à l'homme de gagner tout l'Univers s'il vient à perdre son âme ? » et Kayserling va jusqu'à dire : « Ce qui nous manque, à nous autres Européens, c'est la vie intérieure. » Il y a longtemps, penserons-nous, que l'Église nous conjure, par la voix de son Époux, de chercher d'abord le Royaume du Ciel, nous assurant que le reste nous serait donné par surcroît, mais il y a longtemps que les nations n'écourent plus l'Église. Aussi n'est-ce point vers Rome que l'Allemagne s'achemine, mais pour retrouver la voix de la vie intérieure que l'Europe a perdue, Kayserling, dans son *Ecole de la Sagesse*, qu'il a fondée à Darmstadt, tourne les regards de ses disciples vers les antiques religions orientales. Qu'y vont-ils chercher ?

Au premier abord et venant de ces têtes brumeuses éprises du vertige panthéiste, on pourrait croire que c'est l'attrait vers l'anéantissement bouddhique qui les reprend, comme au temps de Schopenhauer... Sans doute y a-t-il toujours un peu de cela, mais aussi et très certainement, la soif d'une règle de vie, d'une épuration spirituelle, qu'à leur sens, les morales utilitaires de l'Occident ne sont plus en état de leur donner. Qu'admirent-ils en effet chez un Ghandi, un Kon-Houng-Ming, dont ils étudiaient les préceptes avec ferveur ?

Ah ! Dieu a de ces ironies quand il veut confondre nos orgueilleuses extravagances ! Ce qu'ils admirent, c'est précisément ce que leurs pères reprochèrent avec tant de véhémence d'enseigner à l'Église ; ce qu'ils admirent, ce sont les pratiques d'ascétisme de ces sages d'Orient : le jeûne, la prière, la chasteté !...

Évidemment lorsque ces enseignements nous reviennent de l'Inde ou de la Chine, aucun esprit cultivé ne songerait à les accuser de mutiler la nature, de troubler les fêtes de la vie... ; bien plus, on reproche même au christianisme, maintenant, d'avoir énervé et amolli ces austères disciplines ! Qu'importe ces volte-faces de l'ignorance ? L'Église y est habituée ; ce qui est essentiel, c'est que l'Europe commence à douter fortement que son culte de la civilisation matérielle l'ait rendue meilleure et plus libre et à pressentir à nouveau la nécessité du sacrifice pour dominer les appetits inférieurs. Tôt ou tard, le christianisme recueillera les fruits de cette résipiscence détournée. Ainsi le platonisme et le stoïcisme préparèrent les voies à l'œuvre de la Rédemption. Le Verbe illumine tout homme venant en ce monde.

Oui, l'Occident, avec un étonnement naïf, s'aperçoit que l'Orient méprise sa civilisation. Celui-ci, resté profondément religieux, voit bien que nous avons lié un pacte avec les démons et que le feu nous obéit, que nous fabriquons des monstres de fer qui vont très vite ou qui volent très haut. Mais pour aller où ? Est-ce comme le Prophète sur son char ailé, pour nous envoler au ciel ou pour courir sacrifier après les richesses périssables ? Tracer des routes, bâtir des villes, c'est très beau et très grand, et ils l'admirent, mais ces routes mènent-elles au Paradis ou au néant, et dans ces villes est-ce Mammon ou l'Éternel que l'on adore ?

Un jour, à Port-Étienne, Psichari montrait au Musulman qui l'accompagnait, les quatre grands pylones de la télégraphie sans fil, dont les immenses étincelles crépitaient. « Tu vois, lui disait-il, les Maures sont fous de vouloir résister à des gens aussi riches et aussi puissants que les Français ! » Mais celui-ci, restant un moment silencieux, lui répondit : « Oui, vous autres Français, vous avez le royaume de la terre, mais nous, les Maures, nous avons le royaume du ciel ! »

Aujourd'hui, c'est dans l'Inde surtout que ce confus mouvement mystique anti-occidental fermente avec le plus d'intensité. Un seul homme, frêle et très doux, en est l'âme ; il ne se dit ni prophète, mais seulement un homme qui craint Dieu et sait que son âme a un prix inestimable, et que le corps n'est rien auprès d'elle. C'est Gandhi. La résistance qu'il mène contre l'Angleterre n'a rien de commun, ni dans ses moyens, ni dans ses buts, avec les méthodes de revendications politiques ou sociales issues de la Révolution française. Ni la haine de l'Occidental, ni même la passion nationaliste ne l'attirent. « La non-coopération, écrit-il à Tagore, n'est pas dirigée contre l'Occident. Elle est contre la civilisation matérielle et contre l'exploitation des faibles qui en résulte. » Aussi n'est-ce point par la force mais seulement par le refus passif de coopérer aux œuvres mauvaises de l'Occident qu'il compte affranchir son pays. A un jour fixé par lui, des millions d'Hindous, bouddhistes et musulmans unis, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à lui, jeûnent et prient, cessent tout travail et, comme à Jallianwala, cette foule en oraison se laisse massacrer par les mitrailleuses et les bombes d'avions. Lorsqu'à Chanz-Chausa, la multitude, attaquée par les policiers, ne peut se contenir, se défend contre ceux-ci, les poursuit et les brûle dans la maison où ils se sont réfugiés, Gandhi, à cette nouvelle, arrête la grève qu'il vient de lancer, s'humilie devant Dieu et devant les hommes dans une confession retentissante qu'il publie dans son journal, la *Jeune Inde*, prend sur lui le péché de son peuple et s'impose à lui seul, un jeûne continu de cinq jours.

Étonnant enseignement de cet infidèle en plein XX^e siècle ! Pour réveiller l'âme endormie de l'Inde, il ne parle jamais ni de liberté, ni de joies de vivre, ni de conquêtes. Il ne leur donne à aimer et à servir que la Douleur au beau visage nocturne, sa fiancée silencieuse dont le cœur est tout-puissant sur Dieu ! Les maîtres des Universités qu'il a fondées pour répandre cet esprit rédempteur, sont astreints aux vœux de chasteté, de pauvreté, de vérité... Il a retrouvé le sens de la douleur et la nomme la Grande Loi d'Affranchissement, l'insigne de la tribu humaine, la condition indispensable de l'être. »

Vous me direz sans doute encore : « Mais nous avons tout cela dans notre ascèse chrétienne ! » Sans doute, mais le mettons-nous en pratique avec cet élan loyal ? En comprenons-nous la nécessité vitale ou n'envisageons-nous pas plutôt le renoncement comme un remède exceptionnel, un conseil héroïque mais qui n'est pas demandé à tous ? La Rédemption par la douleur, la folie de la Croix enfin que cet infidèle appelle obscurément avec une telle ferveur, et qui est, n'en doutons pas, l'essence du christianisme, n'est-elle pas voilée à nos yeux par un moralisme plus accommodant avec les exigences de la vie moderne ?

Gandhi d'ailleurs déclare que ce fut le Nouveau Testament qui l'éveilla à la valeur de la Résistance passive ; et ce n'est pas de se convertir au bouddhisme qu'il presse l'Europe ; ce qu'il lui reproche c'est tout simplement de n'être plus chrétienne. « Je suis convaincu, dit-il, qu'aujourd'hui l'Europe ne représente pas l'Esprit de Dieu ni le Christianisme, mais l'Esprit de Satan. Et les succès de celui-ci sont d'autant plus grands qu'il se montre avec le nom de Dieu sur les lèvres. L'Europe d'aujourd'hui n'est chrétienne que de nom. En réalité elle a le culte de Mammon. »

Frappons-nous la poitrine au lieu de nous chercher des justifications et de nous bercer d'illusions parce que des élites redeviennent croyantes. En ce qui concerne particulièrement la France, le problème se pose ainsi : S'il est exact qu'au sein de la société française le nombre des élites chrétiennes aille croissant, pouvons-nous affirmer avec autant d'assurance que, du fait de cet apport catholique, l'esprit chrétien soit rentré dans les lois comme dans les mœurs de cette société ?

Tout le problème est là et nous ne l'éviterons pas. Or, c'est un fait, il nous semble, que la laïcisation progressive de toute la vie sociale et politique continue ses conquêtes dans la mesure même où nos élites redeviennent chrétiennes. N'y a-t-il pas là une sinistre dérision ? Et n'est-elle imputable qu'à nos adversaires ? Que signifient nos chants de victoire si nous consentons à voir expulser le christianisme de toutes les expressions de la société moderne ? Nous sommes partout, lisons-nous dans les feuilles optimistes. Mais notre foi, la faisons-nous luire partout où nous sommes ? Où est le Christ que, dans nos rêves d'apostolat social, nous pensions replacer partout où il avait été décollé ? Nous regardons les prétoires et nous voyons bien qu'il n'y est pas revenu : la société humaine continue à le bannir de la justice humaine. Nous regardons les écoles, et nous voyons bien qu'il n'y est pas revenu : la société continue à le repousser de ses sciences, de ses lettres, de tout ce que l'humanité possède de plus noble et de plus sacré ; nous regardons les assemblées du peuple, et nous voyons bien qu'il n'y est pas revenu : l'autorité humaine refuse toujours de recevoir de lui sa légitimité ; nous regardons les demeures des ouvriers, les usines, les magasins, nous voyons bien que le travail humain le méconnaît toujours ; nous regardons enfin les hôpitaux, les œuvres d'assistance : nous voyons bien qu'il n'a pas été rappelé au cœur de son royaume ; l'homme continue à croire qu'il n'a pas besoin de Jésus-Christ pour faire le bien.

* * *

Mais en ce qui concerne l'Europe, l'oubli du Christ n'est guère moins éclatant. La Paix n'a-t-elle pas été conçue et signée absolument en dehors de Lui ? N'y eut-il pas en 1915, un article secret d'un traité entre les Alliés, excluant le Pape de toutes délibérations futures concernant cette Paix ? Le traité de Lausanne, en ce qui concerne la Palestine, a-t-il seulement l'air de savoir que la Judée et la Galilée ont vu vivre, souffrir et mourir Jésus-Christ ? Quant à la question du Protectorat catholique, elle n'est même pas effleurée ; le mot *chrétien* n'est même pas prononcé, et les fidèles de cette religion, pourtant nombreux en Orient, ne figurent que sous l'appellation d'*étrangers*. La vérité c'est que nous assistons — et le plus grave c'est que nous en prenions notre parti sans la moindre tristesse — à cette entreprise insensée d'une Europe qui doit tout au christianisme et, au christianisme total, celui qui est gardé par la chaire de Pierre, qui lui doit tout : son droit, ses libertés, ses arts, ses sciences et qui règle les questions de la Justice, de l'enseignement, du travail comme si le Christ n'était pas venu, comme s'il n'était pas présent aujourd'hui comme hier par son esprit dans tout homme vivant, par sa grâce dans tout chrétien, par son corps enfin dans la plus humble église de village, chaque fois que le Prêtre consacre le Pain et le Vin !

Gandhi a raison : l'Europe n'est plus chrétienne !

C'est là son mal et ce qui fait qu'elle se retourne avec tant de malaise sur son lit de fièvre.

Il y a une pensée de Pascal qui donne la clé de tous les égarements spirituels où s'est enfoncée peu à peu l'Europe. « Non seulement, dit-il, nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. »

Depuis la Renaissance, implicitement ou explicitement, la pensée moderne a cherché à connaître Dieu et soi-même par les seules lumières de sa raison sans passer par Jésus-Christ et elle en est arrivée non seulement à perdre Dieu, mais à se perdre elle-même dans l'obscurité de notre nature ; alors elle a fait du christianisme séparé de sa source vivante et réelle, je ne sais quel rationalisme sentimental écœurant où la personne du Christ s'est évaporée en une vague

conscience humaine idéalisée, ce fameux parfum du vase vide dont parlait Renan et qui n'a plus rien du vrai christianisme, et qui a fait dire à Chesterton : « Le monde moderne est plein de vertus chrétiennes devenues folles ».

Car il s'agit de savoir si le Christ est une création de notre esprit ou s'il est notre Créateur, le Verbe même de Dieu qui était au commencement dans le sein de son Père. Il s'agit de savoir s'il n'est qu'un doux rêveur maladroit ou s'il est vraiment notre Rédempteur. Toute la crise de l'esprit est là. Est-il vraiment vivant aujourd'hui comme hier ou n'est-il qu'un symbole, une abstraction plus ou moins admirée ? Le règne de son Père doit-il être poursuivi, ainsi qu'il nous l'a enseigné dans l'oraison dominicale et que nous le demandons chaque jour en son nom, *sur la terre comme au ciel*, ou la parole si mal comprise, conseillère de toute lâcheté : « Mon royaume n'est pas de ce monde » nous dispense-t-elle de tout effort social et politique pour l'amener ? Est-il l'humanitarisme vivant ou la force de souffrir et de mourir ? Est-il un vague bouddhisme occidental ou une exaltation de notre nature déifiée par la grâce ? Croyons-nous avec lui et son Église que ce n'est que sur la Croix que nous trouverons la vie, ou bien notre vie consiste-t-elle à nous faire des idoles de tous nos désirs ? Est-il enfin celui de Renan ou celui de Pascal ?

Il faut prendre parti, il faut choisir. Si Jésus-Christ est Dieu, nous sommes dieux avec lui, mais s'il n'est qu'un homme aussi impuissant que nous, nous sommes perdus.

* * *

Peut-être vous rappelez-vous qu'en l'année 1923, une coïncidence singulière amenait les pouvoirs publics à célébrer à quelques mois de distance les centenaires de Renan et de Pascal. C'était encore sous le signe de l'Union Sacrée, sous le regard de la Chambre débonnaire, alors que la vieille Athalie nous murmurait avec son plus mielleux sourire :

*J'ai mon Dieu que je sers. Vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux...*

En ce temps-là si le petit Joas tentait de répondre :

*Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien !*

c'était parmi les honnêtes gens des clameurs scandalisées contre cet exalté qui allait tout compromettre et il fallait entendre les soupirs désolés de ce brave Abner, qui allait empressé du Temple au Palais de la Reine, ménageant les intérêts de chacun, négociant habilement les échanges d'encens et de rituel entre les fidèles de Jéhovah et ceux de Baal.

On vit alors le oui et le non proclamés divins l'un et l'autre, le mensonge et la vérité associés dans la même louange, dispensateurs des mêmes bienfaits aux applaudissements de la plus haute Assemblée du Pays et sous les regards mouillés de larmes des honnêtes gens, goûtant dans cette cérémonie la consécration symbolique de la fin de toutes les haines religieuses. On vit M. Victor Bérard, qu'il ne faut pas confondre avec le charmant Léon Bérard que vous aurez le plaisir d'entendre ici, humaniste, helléniste, et aussi ancien farouche anticlérical, célébrer à la tribune du Sénat, sous les paroles les plus prudentes et les plus subtiles, la singulière conjonction de ces deux anniversaires de Renan et de Pascal, comme le héros de l'Odyssée dont il a particulièrement étudié le périple. M. Victor Bérard, fertile en ruse, joua non seulement sur ces deux anniversaires, mais sur un troisième, qu'il allait chercher un peu loin : celui de l'avènement de Voltaire. Et il disait en substance : « Ce qui nous exalte dans Pascal, c'est la ferveur de l'âme ; ce qui nous gêne, c'est la sombre couleur janséniste (entendez dans la pensée de l'orateur les exigences du dogme) ; dans Voltaire, ce qui nous plaît, c'est l'indépendance d'esprit, l'indignation contre l'injustice ; ce qui nous désappointe, c'est son penchant à une trop grande facilité, fruit de son éducation chez les Jésuites. Renan vécut à point pour nous guérir de ces deux excès et nous réconcilier dans l'idéalisme religieux le plus aimable et le plus humain que notre rusé compère appelait sans sourire le néo-christianisme. Et il conclut en disant : « Renan est l'aïeul de tous nos mysticismes. »

Cette exégèse que reprirent en sourdine les autres orateurs officiels fit ainsi croire au bon public qu'on fêtait en Renan un esprit religieux. Barrès lui-même, avec mille restrictions dédaigneuses et parfois dégoûtées, voulut bien convenir que Renan était un immense progrès sur Voltaire, et qu'il nous avait rapprochés du christianisme.

D'apparence et pour qui ne pénètre pas jusqu'au sens intime de la religion, on peut soutenir en effet que Renan chercha et aima le christianisme, mais il est différentes manières d'aimer et celle de Renan fait frémir ; elle est malheureusement beaucoup plus répandue encore qu'on ne le croit, et même chez les catholiques. Pourtant à la perfide conciliation imaginée par M. Bérard, la vérité comme le respect de la personne de Jésus-Christ commandait de répondre : Renan et Pascal ne peuvent avoir les mêmes disciples, car ils sont aux antipodes l'un de l'autre, et dans l'idée essentielle qu'ils se font du christianisme, car l'un s'emploie à mener l'homme, à dépouiller sa nature pour ressembler à Jésus-Christ ; l'autre s'efforce de découvrir en Jésus-Christ toutes les infirmités de l'homme : l'un défie l'homme en Jésus-Christ, l'autre ne veut voir en Jésus-Christ qu'un homme semblable à nous et ce n'est pas parce qu'il est Jésus-Christ qu'il le trouve divin, mais parce qu'il est homme, et c'est notre humanité qu'il divinise en lui.

Ainsi la coïncidence de ces deux centenaires nous donnait une toute autre leçon et combien choquante ! Nous voyions dans un raccourci saisissant tout le drame de notre génération à la veille de la guerre, car à la source de tous les malaises nous trouvions Renan ; à la racine de nos conversions nous trouvions Pascal. Qu'on se rappelle l'enquête d'Agathon, signalant cette domination de Pascal sur nos âmes comme celle d'un vivant, et les pages célèbres de Sorel sur la victoire de Pascal. Rejetant le fade roman sans dénouement qui en valût la peine de l'Écclésiaste bien nourri des souvenirs d'enfance, nous nous précipitions à vivre le dialogue pathétique de la *Nuit de Feu* et les pleurs de joie du sublime solitaire. Or la guerre n'est pas finie, la guerre n'est pas gagnée, et l'Europe ne guérira que quand elle aura rejeté tout à fait cette conception dissolvante de la *Vie de Jésus*, du *Mystère de Jésus*, pour reprendre la conception surnaturelle, la seule vraie, la seule féconde parce qu'elle ne s'appuie pas sur de vaines idéologies, mais sur un Rédempteur réellement incarné dans notre chair et vivant toujours en elle pour la sauver de la mort.

On parle trop du christianisme et pas assez du Christ. Nous mourons en effet de théories, de systèmes et d'abstractions. Il nous faut un Maître visible et que ce Maître soit Dieu. Il nous faut Jésus-Christ. Dieu manifesté, aimé, possédé en Jésus-Christ, ce fut l'éblouissement de notre génération avant la guerre, la délivrance ineffable de notre âme, qui arrachait à Claudel son immortel cri : « Et voici que vous êtes quelqu'un tout à coup ! » et qui faisait proférer à Psichari, en partant pour le désert : « Il ne s'agit pas de prouver Dieu mais de le rencontrer. » Ah ! toutes les sectes et tous les raisonnements du monde ne peuvent faire qu'il n'existe réellement parmi nous, comme homme par son Fils unique, notre frère ressuscité d'entre les morts et qu'Émmaüs ne se renouvelle sur la route, le soir, pour toute âme de bonne volonté. C'est en vain que la Réforme a tenté de l'arracher à son Épouse ; ils n'ont plus son corps, ils n'ont plus son sang ; ils n'ont emporté qu'un fantôme surcité par Satan qui les égare dans les ténébreuses agitées de tristes sabbats et de mornes délires.

Mais l'Église le garde toujours tel qu'il s'est donné à elle, pour jamais, avec ses plaies rayonnantes et sa blessure au côté d'où sortent le Sang et l'Eau. Voilà l'Homme ! Car ce n'est pas nous avec nos misères, nos refus et nos négations qui sommes l'humanité véritable, mais Lui seul, et ce n'est qu'en nous transformant en Lui que nous pourrions sauver le monde. Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ.

« Notre misère inénarrable, écrivait Léon Bloy, est de prendre sans cesse pour des figures ou des symboles inanimés, les énoncations les plus claires et les plus vivantes de l'Écriture. Nous croyons, mais non pas substantiellement. Ah ! les paroles de l'Esprit-Saint devraient entrer et se couler dans nos âmes comme du plomb fondu dans la gueule d'un parricide ou d'un blasphémateur. Nous ne comprenons pas que nous sommes les membres de l'Homme de douleurs. Lorsque nous versons notre sang, c'est sur le Calvaire qu'il coule et de là sur toute la terre... Malheur à nous si c'est un sang empoisonné ! Lorsque nous versons nos larmes qui sont le « sang de nos âmes », c'est sur le cœur de la Vierge qu'elles tombent et de là sur tous les cœurs vivants. »

Voilà l'enseignement que l'Europe ne donne plus au monde, l'enseignement que donna St Louis à l'Orient lorsqu'il mourut à Tunis, sur son lit de cendres, les yeux fixés sur la couronne d'épines ; voilà l'enseignement qu'un Gandhi nous reproche de ne plus donner lorsqu'il dit que l'Europe n'est plus chrétienne, et qu'il cherche à retrouver dans la mesure de ses lumières. Mais avec combien plus d'incertitude et d'abandon, puisqu'il n'a pour le soutenir qu'un dieu lointain, silencieux et confondu dans le torrent de ses œuvres, alors que nous

avons tout près de nous le divin Crucifié lui-même, notre frère qui nous mène à son Père avec toute la création. Il ne connaît pas comme nous toutes les dimensions de la Croix et c'est lui qui la cherche et nous qui ne voulons plus la voir, alors qu'il n'y a pas d'autre moyen de salut, *parce qu'il n'y a pas d'autre christianisme*. Car de même que la nostalgie de la guerre n'est pas chez nous, comme on voudrait nous le faire croire, le goût de tuer, mais la soif de souffrir et de nous immoler, l'esprit de Verdun enfin, ainsi la recherche de la pénitence et du renoncement n'est point un penchant morbide à mutiler nos puissances, mais au contraire l'exaltation suprême de celles-ci, pour dépasser la mort !

Hélas ! il faut que ce soit de l'Inde infidèle que cet enseignement nous revienne ! Je cherche vainement à entendre cette voix qui crierait dans notre désert : « Pénitence ! Pénitence ! » Avons-nous donc vraiment oublié l'esprit de Verdun et qu'il n'était qu'une figure de cette immolation qui nous est très demandée ? Le monde est trop malade pour se guérir lui-même par la raison et même ses vertus naturelles ; il ne peut se sauver que par la coopération très intime des chrétiens à la Rédemption. Encore une fois, c'est la douleur seule qui sauvera le monde. Aussi bien n'a-t-il jamais été sauvé que par elle. De tous côtés, nous l'avons vu, nous viennent ces pressentiments. A dessein, en dehors même des saisissantes intuitions d'un Gandhi, je n'ai cité que des pensées d'incroyants. Si Sainte-Beuve vivait encore, il est très certain qu'il joindrait sa voix à ce concert. Car elle est caractéristique, cette réflexion dont il termine son étude sur Pline et que vous me permettrez de vous citer encore, tant elle se rapporte à notre temps : « Pline et son oncle, dit-il, étaient des hommes humains, modérés, éclairés ; mais cette humanité des honnêtes gens d'alors, était déjà devenue insuffisante pour la réformation du monde. Il fallait de plus héroïques remèdes. *Ce n'était pas trop de cette espèce de folie sainte qu'on appelle la charité*. Pline la rencontra une fois sur son chemin ; il s'arrête un moment, mais il ne sait comment la nommer... Son oncle aussi avait oublié cette plante là dans l'Encyclopédie si complète qu'il a donnée des choses de la nature. C'est ainsi qu'à certaines époques du monde, la prudence et même la vertu des modérés et des sages se trouvent vaines et le malade réclame je ne sais quels miracles ou quelles vertus nouvelles pour se sauver. »

Ainsi il est des heures où les esprits les plus positifs et les intelligences les plus douées de sens critique — et précisément parce qu'ils ont le sens critique — comprennent que ce qui fait le trésor de la civilisation ce n'est pas notre science ni nos arts, c'est seulement la vertu des saints. Ce ne sont pas en effet les philosophes, ce ne sont pas les savants qui ont sauvé la culture antique de la barbarie, ce sont les évêques et les moines. Car la sainteté qu'est-ce autre chose que la Grâce de Jésus-Christ régnant sur une âme et la transformant à l'image et à la ressemblance de Dieu ? C'est ce que déjà un Barrès voyait clairement à la fin de la *Grande Pitié des Eglises de France*, lorsque dans sa lettre à Charles Le Goffic, dépassant le débat archéologique et même national, il écrivait : « Parlons, écrivons, plaidons, projetons le plus de lumière que nous pourrons, sur la noble église de village. La plus belle louange que nous en pourrons dire n'est rien auprès du service que lui rend le prêtre s'il la remplit de fidèles ». Et encore : « Devant les églises, çà et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : « les églises de France ont besoin de saints... Étrange époque, crise inouïe ou tel doit être en dernière analyse le vœu ardent des philosophes et des artistes, l'appel inattendu des Renan, des Théophile Gautier et de leurs disciples saisis par le flot qui monte de la grossièreté destructive. »

Oui, nous sentons avec tremblement, aux pieds de la Croix qui nous épouvante, que nous sommes tous appelés à devenir des saints. « Toute la tristesse, disait encore Léon Bloy, c'est de n'être pas des saints. » « On ne nous demande pas assez », me disait, avec une nostalgie que je n'oublierai jamais, un nouveau converti. Et ne nous y trompons pas ; il est très certain que dans la jeune littérature d'apparence désordonnée et si sensuelle, celle des Soupault, des Arland, des Delteil, on perçoit cette singulière inquiétude que l'un d'eux a dénommée le nouveau mal du siècle et qui n'est que l'impatience de dépasser, à la suite de Rimbaud, tout le monde de figures pour posséder l'Être absolu. « Dieu éternel tourment des hommes », dit l'un d'eux ; et cet autre : « Notre trône, le vrai, n'est peut-être pas de ce monde. Nous avons plus mal à faire que d'en chercher les véritables assises. » Il est très certain que la responsabilité de la chute de l'Europe pèse effroyablement sur nos épaules de chrétiens indignes de notre baptême. Et comme là-bas, dans l'Inde, c'est dans le jeûne et la prière que nous devrions nous préparer au combat contre les sombres hordes qui s'avancent pour châtier l'Europe infidèle.

Quel est le St François, le St Bernard, qui nous fera comprendre et aimer la Douleur ?

La douleur qui ressemble à notre unique Amour ?...

Dix mille hérétiques se convertirent à la seule prière de St^e-Thérèse.

Qui sait si nous n'avons pas dû la victoire à quelque stigmatisée inconnue dans un cloître ignoré ?

« Je vous le dis, mon très doux Père, le temps actuel nous invite à mourir. » Ainsi écrivait Catherine de Sienne à son confesseur Raymond de Capoue...

L'ombre de la Croix qu'on ne veut plus voir s'étend de plus en plus sur nos routes incertaines. Elle nous obsède et nous ne pouvons plus voir qu'elle ; et coûte que coûte, tôt ou tard, il faudra qu'elle nous atteigne ; si ce n'est par amour, ce sera par contrainte, comme le mauvais larron. Car l'homme aura beau la fuir, il finira toujours par la retrouver dans son cœur.

« La Croix est la forme de l'homme ! » a dit Hello.

ROBERT VALLERY-RADOT.



Dans l'Urundi

Une visite au pays des tombeaux

Les rois de l'Urundi ont leur dernière demeure dans les hautes montagnes qui font la ligne de partage Congo-Nil, à quatre ou cinq étapes au Nord-Est du Tanganika. La terre des sépultures est interdite à tout indigène, sauf les gardiens des tombeaux. Une fois par an seulement, les envoyés du roi régnant y vont sacrifier aux mânes de ses aïeux ; le reste du temps, les gardiens y restent seuls, bien tranquilles, protégés par la crainte des esprits dont nul voleur n'oserait affronter la colère. De loin en loin, un étranger s'aventure dans la zone interdite, victime ou criminel que ses poursuivants abandonnent aussitôt qu'il a franchi la frontière : car le pays des morts est lieu d'asile, et les gardiens sont libres de livrer ou d'accueillir le fugitif. Le plus souvent, ils le gardent, et en font un des leurs : cela leur établit une solide réputation de bandits.

Passant un jour, en compagnie d'un autre européen, dans les environs des sépultures royales, nous résolûmes d'en tenter la visite. Depuis le départ de notre camp, le pays avait changé d'aspect. Au lieu des longues et molles ondulations du plateau central, c'étaient les arêtes dures, les ravins profonds de la grande chaîne aux flancs de laquelle reposent les rois. Les cultures s'espacent ; les huttes se font plus rares ; les pâturages font place aux broussailles. Nous abordons la longue et dure montée qui doit nous conduire à la hutte funéraire du roi Mutaga. Devant nous, sur les pentes, c'est la forêt, — la forêt vierge, sombre, traversée de grands troncs droits, blancs squelettiques. Comme partout, les hommes l'attaquent : taches noires que l'on vient de brûler, grandes taches rouges de champs en friche, et çà et là le vert tendre et frais des jeunes plantations de pois. Quelques huttes, aussi, de loin en loin, accrochées au flanc de la montagne comme des champignons : les demeures des « abiru », gardiens des tombeaux.

Un groupe de grands vieux arbres marque la frontière du pays des morts. Sous l'ombrage, c'est le demi-jour, une humidité de cave. Des gouttes tombent de partout, lourdes, avec un bruit mat. Les pas des chevaux sont feutrés par les choses molles qui couvrent la terre : rien ici ne craque, feuilles et rameaux pourrissent au lieu de sécher. Aux troncs blessés par

la foudre des lierres s'enlacent, des lianes se glissent, leur conservant une apparence de vie : on ne voit que de loin les branches cassées, nues comme des ossements, dont la menace se dresse au-dessus du feuillage.

Dans l'ombre, immobiles, des hommes sont accroupis, drapés du lourd manteau d'écorce, le menton sur les mains, la lance fichée en terre à leur côté. A notre approche, ils se consultent du regard et se lèvent, tous ensemble, d'un geste si brusque qu'il effraye nos chevaux : salut brutal comme une agression. C'est le chef des fossoyeurs, un grand vieillard robuste et ridé, avec sa suite de sauvages aux mines farouches. Il y en a un surtout, un géant à face de gorille, yeux enfoncés et inquiets, bouche énorme ricanant sur des dents jaunes, mains velues qui pendent comme des pattes au bout de bras trop longs : en Europe, on n'aimerait pas le rencontrer au coin d'un bois. Mais ici, quelque terribles que puissent nous paraître des noirs, nous le sommes bien plus, à leurs yeux...

Nous répondons au salut et poursuivons notre route, décidés à aller jusqu'à ce qu'on nous demande formellement de nous arrêter ; car, bien entendu, nous ne songeons pas à visiter le tombeau si vraiment la conscience publique s'y oppose : la violence serait de mauvaise politique. Sortis du bosquet, nous voyons de loin ce qui doit être le tombeau : le « rugo » (ou enceinte de branchages) se distingue des autres par deux immenses bambous plantés de chaque côté de l'entrée. Le chef nous suit, son escorte grossit à chaque carrefour. Ils n'ont que l'air terrible ; ils sont inquiets, se demandant ce que nous allons faire : jamais blanc n'était venu chez eux.

Nous voici arrivés... Mais non, le « rugo » des deux bambous n'est pas celui du feu roi : dans la cour, tranquillement, des femmes pilent le sorgho. Nous sommes chez le chef des gardiens. Nous mettons pied à terre. Ils sont là tous, autour de nous ; et tout le monde attend...

Si nous hésitons, nous ne verrons rien. Simplement, je demande au chef :

— Et maintenant, par où ?...

— Tu veux voir le tombeau ?

— Évidemment, pourquoi serions-nous venus ? Sois tranquille, les chevaux n'iront pas plus loin, et nos gens restent ici.

D'un air sévère, j'ordonne aux deux ou trois boys qui nous avaient suivis de ne plus avancer et de garder les montures. Puis, au chef, à mi-voix :

— Et les chiens ?

La diversion produit l'effet désiré. Nous sommes respectueux du tabou, puisque nous empêchons chiens et gens d'approcher ; et cependant, nous ne voyons aucun obstacle à aller nous-mêmes : il faut croire que le tabou n'est pas fait pour les blancs ?

— Non, non ! Pas de chiens ! Fais-les attacher... Mais vous-mêmes, attendez : vous ne passeriez jamais ! Que je fasse d'abord couper cette brousse...

Cette offre ne nous tente guère : ils pourraient préparer la visite, arranger un tombeau à notre usage, cacher certaines choses qu'on ne montre pas volontiers ; et nous suivons les débrouisseurs sans attendre qu'ils aient fini.

Un sentier assez bien fréquenté s'arrête net devant une muraille de verdure. On abat plus ou moins, pour nous livrer passage, les ronces, les buissons épineux, toutes les herbes folles dont les semences s'accrochent à nos vêtements... La demeure du roi n'est pas bien loin. C'est une enceinte en branchages entrelacés, comme tous les kraals indigènes, avec

la hutte au fond ; mais les grandes herbes ont tout envahi, dépassant la clôture, encombrant la cour ; et, devant la porte, des chevaux de frise faits de branches pointues interdisent le passage. C'est triste, abandonné, sauvage...

Le vieux chef hésite de nouveau. Il m'interroge du regard : Faut-il ouvrir ? Je réponds oui, à voix basse. — On enlève l'obstacle ; dans la cour, il faut débrousser de nouveau à coups de serpe. — Nous sommes presque seuls, maintenant : tous ceux qui ne sont pas chargés de l'entretien du tombeau proprement dit sont demeurés en dehors de l'enceinte. Les herbes s'abattent, la hutte apparaît. Elle est plutôt petite, vétuste, délabrée ; le toit est à demi caché par des plantes grimpantes ; une fine fleur bleue retombe au-dessus de l'entrée et se balance mollement à la brise. Comme porte, une claie en bambous retenue entre des piquets que surmontent des cornes de vache.

Une dernière hésitation encore.

— C'est ici — dit le guide, sans faire mine de vouloir pousser plus loin.

Je lui réponds que nous désirons entrer... nous voulons voir par nous-mêmes comment il s'acquitte de ses fonctions... d'ailleurs, nous sommes seuls, nous serons discrets ; il n'a qu'à l'être, lui aussi...

Il se décide enfin, donne à son auxiliaire aux allures de gorille l'ordre d'ouvrir. Les piquets rongés craquent au premier effort ; les restes de cornes roulent à terre. Dehors, là-bas, les assistants battent des mains comme on fait pour saluer le roi. Le chef et son aide s'en vont arracher une poignée d'herbes, la répandent sur le seuil, puis s'agenouillent en disant :

— Je te salue, ô mon chef, je te salue...

Maintenant on peut ouvrir. La claie est tirée sur le côté ; sous la petite fleur bleue que la brise balance, un trou noir apparaît, très bas : il faudra ramper pour y pénétrer.

La paille, là où elle était protégée du soleil, est noire, avec des taches de moisissure blanche... Sur le seuil, des champignons ont poussé... Il sort de la hutte comme une haleine humide, méphitique, vénéneuse... cela sent la mort...

Le chef a pris du feu, qui doit nous protéger contre toute intention malveillante de l'esprit du lieu. Il a peur : des gouttes de sueur lui perlent au front. Encore une fois, il frappe des mains ; et nous nous coulon à sa suite dans l'étroite ouverture.

Il fait tout noir, là-dedans. En me mettant debout, je sens dans mes cheveux des toiles d'araignée. — On devine vaguement, près de la porte, trois tambours blancs alignés au pied de ce qui doit être le lit funèbre...

Le gardien a soufflé sur ses braises. Une flamme jaillit. — Tout le fond de la hutte est occupé par un immense lit en rondins massifs, sur lequel, cousue dans une peau de vache rouge, repose la momie du roi. — Faut-il appeler cela une momie ? Après la mort, le cadavre est ouvert, les viscères sont enlevés ; puis, pendant des mois, on entretient un feu doux sous le clayonnage du lit. Les chairs se fument, échappant ainsi à la corruption ; tandis que du vase où sont déposés les viscères, des vers vont sortir qui donneront naissance à un python ou à un léopard sacré...

Je fais jeter sur le feu un peu de paille sèche pour y voir mieux. Nous pouvons distinguer l'intérieur de la hutte. Elle est faite comme toutes les autres, en forme de demi-sphère ; mais les lattes qui rayonnent du sommet vers la base sont blanchies à la chaux, couleur de mort. — Accrochée à la paroi, une peau, dans laquelle le roi reposait jadis et qu'on a renouvelée. Près des tambours, un panier contenant le pot à lait sacré, macabre berceau des bêtes légendaires. Rien d'autre. Quelle horreur ! La flamme vacille, les ombres dansent,

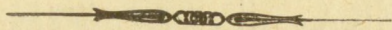
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

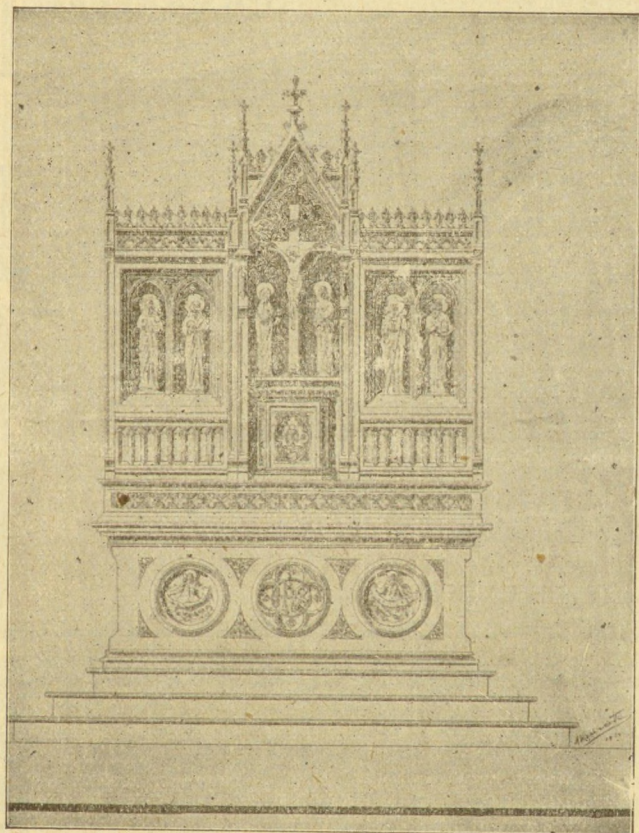
CAPITAL : 3.000.000 Francs



SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :

=====
PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER
FOURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES : :



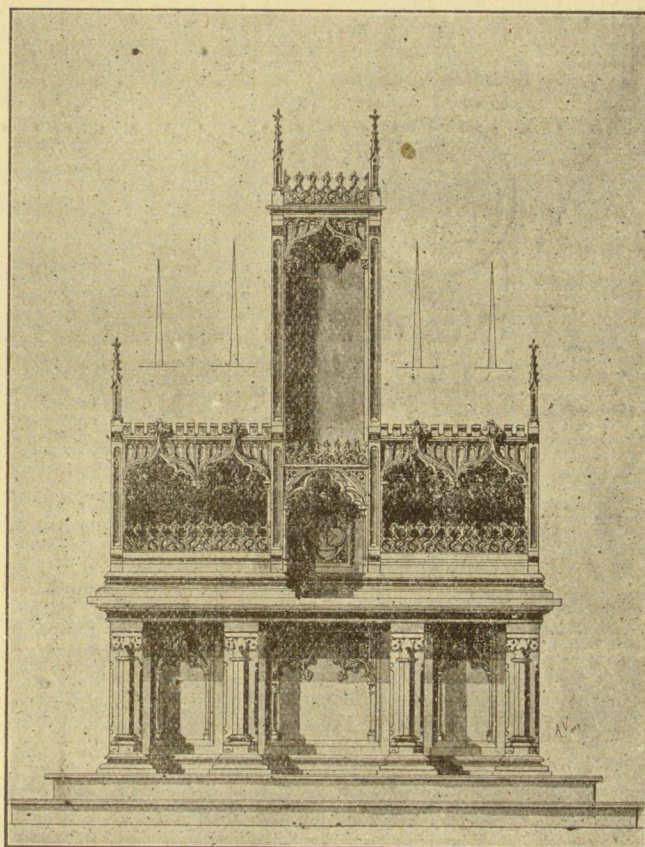
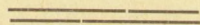
=====
STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :





MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

De Backer-Van Camp

73, Rue Royale

(en face de la Colonne du Congrès)

TÉLÉPHONE : 275.63

BRUXELLES

OBJETS D'ART - PORCELAINES - CRISTAUX

VERRERIES D'ART

DE

„ LALIQUE „

Voyages Belges

36, Boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

*Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs
de la REVUE CATHOLIQUE.*

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

| | |
|---------|--|
| 1913 | 760.115 kilogs |
| 1914/18 | Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches. |
| 1919 | 371.750 kilogs |
| 1920 | 767.025 kilogs |
| 1921 | 1.109.450 kilogs |
| 1922 | 1.635.930 kilogs |
| 1923 | 2.226.030 kilogs |

Chiffres éloquentes } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

Allons-nous voir se dérouler quelque part les larges anneaux paresseux et luisants du monstrueux serpent dont nous troublons le sommeil ?...

Encore un peu de paille sèche. Je voudrais voir le corps. Mais le lit est haut, touche au toit presque : j'ai peine à y atteindre pour me pencher au-dessus. Je distingue cependant que la peau n'est pas entièrement refermée ; des lanières en lacets rapprochent les bords sans les rejoindre. Dedans, je ne vois que du noir... quelques taches blanchâtres, peut-être, que je crois deviner... Seraient-ce des ossements ?

Sortons. Nous avons assez vu. Sortons vite de la hutte de ce cadavre...

Dans la cour, le soleil nous aveugle. Il faut un moment pour réhabituer nos yeux à l'immense lumière, emplir nos poumons d'air frais. Puis, nous regardons. Nous regardons l'inoubliable spectacle, l'ivresse de la nature vivante après le noir néant d'où nous venons de sortir. Tout l'Urundi est à nos pieds. Les collines gravies ce matin ne sont plus que des taupinières, les ravins semblent à peine des sillons. Loin, loin, aussi loin que nous pouvons voir, palpiter le beau pays des vivants : les montagnes jaunissantes où ruminent leurs troupeaux ; la chaude couleur des labours, le vert joyeux des bananeries ; et partout les petites fumées bleues qui montent doucement dans le ciel, révélant les habitations des hommes...

Ils ont bien choisi leur sépulture, les pauvres rois de ce pays ! Ils ont voulu qu'après leur mort leur ombre délaissée, errant dans ces montagnes, puisse revoir de loin toute la terre où ils ont régné.

PIERRE RYCKMANS.



A propos de la mort de Morel

(Les Origines d'une Légende)

Le député travailliste Morel est mort à Londres il y a quelques jours. Sa mort a passé inaperçue en Angleterre. Mais la Belgique doit se réjouir de la disparition d'un homme qui lui a fait beaucoup de mal, et qui aurait pu en faire encore s'il avait vécu plus longtemps. Peut-être se souvient-on, en effet, qu'il fut recommandé au Comité Nobel par plusieurs membres du Cabinet Mac Donald et par Mac Donald lui-même pour le prix de la Paix ! Par bonheur, cette incroyable tentative n'eut pas de suite. Mais on voit quels amis avait le premier ministre du Royaume-Uni ! L'homme comptait aussi des amis en Belgique, où il donna jadis une conférence à l'Université nouvelle, qui fut fort applaudie par les socialistes.

Morel était un ancien Français insoumis, naturalisé Anglais, qui depuis plus de trente ans menait une campagne acharnée contre son pays d'origine, et qui se signala pendant la guerre par son pacifisme à outrance et ses farouches attaques contre l'administration du Congo belge.

Le célèbre romancier anglais Conan Doyle a, il est vrai, accusé les Belges de couper les mains aux indigènes. Mais on sait aujourd'hui ce que valait sa documentation. Il s'était inspiré de très bonne foi des faux rapports du consul anglais à Boma, sir Roger Casement, le digne allié de ce M. Morel proposé pour le prix de la Paix. Rappelons à ce propos que Casement fut pendu à Londres, le 3 août 1916, pour avoir trahi sa patrie.

On sait actuellement où Casement a pris ses photographies de mutilés qui illustrent le livre de Conan Doyle. Robert Williams, l'homme de confiance du célèbre Cecil Rhodes, a publié à Londres un ouvrage, *The Milestones of African Civil*, dans lequel il dévoile les dessous extrêmement curieux de la campagne entreprise contre Léopold II. Après avoir parlé d'une convention secrète anglo-allemande conclue au détriment des Portugais en vue de livrer l'Angola à l'Alle-

magne, et notamment Lobito-Bay, convention qui n'aboutit pas à cause de l'énergique opposition des Portugais, « je me demandais, dit-il, quel serait le prochain coup de l'Allemagne. L'agitation au sujet des atrocités congolaises éclata immédiatement après que furent révélées les richesses du Katanga et obtenue la concession du chemin de fer de Benguela. Le rapport de R. Casement sur ces atrocités était mensonger et tendancieux. » Williams confia alors à sir M. Gosselin, ministre de la Grande-Bretagne à Lisbonne, qu'il croyait Casement à la solde de l'Allemagne. M. Codrington, administrateur de la Rhodésie du Nord, prouva la fausseté des allégations contenues dans le rapport. « Des photographies d'indigènes mutilés avaient été prises dans son district, où tout deuxième ou troisième enfant était mutilé. Tous les rois indigènes de l'Afrique centrale ont pendant des centaines d'années maintenu leur autorité par la mutilation... Ce que l'Allemagne voulait, c'était de provoquer une nouvelle Conférence de Berlin. Son but était de s'emparer du Congo belge sous le prétexte de lui donner un gouvernement allemand vraiment humain. »

Voilà des témoignages anglais qui mettent définitivement fin à une atroce légende. J'y ajouterai un témoignage personnel. Lors de mon voyage aux sources du Nil, j'ai vu dans l'Ouganda des centaines de noirs qui furent mutilés par ordre du roi Mouanga, le Néron africain. Il serait excessif d'en rendre responsables les Anglais qui sont les maîtres actuels de l'Ouganda. Voilà pourtant comment le romancier Conan Doyle a écrit l'histoire du Congo. Parlons maintenant du « gouvernement allemand vraiment humain » qui devait donner au Congo une nouvelle Conférence de Berlin.

On sait que sir Frederick Lugard, qui donna l'hiver dernier une conférence à Bruxelles sous les auspices du Ministre des Colonies, a suggéré l'idée de restituer à l'Allemagne ses anciennes colonies. Si cette suggestion devait jamais être réalisée, on verrait renaître les odieuses méthodes coloniales allemandes. J'ai visité en 1911 les ports du lac Victoria qui appartenaient aux Allemands. Le plus important était Mouanza. Ce qui me frappa en y débarquant, c'était l'aspect militaire de la place. On sentait tout de suite qu'on se trouvait en territoire allemand, où tout se faisait à la caporale, sous une raide et inflexible discipline. J'ai vu « l'Arbre de la Justice », auquel les chefs de Mouanza avaient coutume de pendre les condamnés. Et la tradition avait été reprise par les Allemands. J'ai vu sur cette même place des prisonniers enchaînés les uns aux autres, le cou serré dans un lourd anneau de fer, cassant à coups de marteau des pierres destinées aux routes. Ils étaient étroitement surveillés par la police indigène. Ainsi, ce qui frappait immédiatement les yeux en débarquant dans cette colonie allemande, c'était d'une part la puissance militaire, d'autre part le spectacle du travail forcé.

Ce spectacle du travail forcé, c'était le sinistre leit-motiv qui revenait obsédant dans chaque rue, sur chaque route où le hasard vous conduisait. Tous les quarts d'heure vous rencontriez de longues files de forçats enchaînés, le cercle de fer au cou, chargés de pioches, de bèches, de haches, sous la conduite d'un soldat noir armé non seulement d'un fusil, mais encore d'un fouet, symbole de l'esclavage. On ne pouvait franchir cinq cents mètres sans croiser de ces lugubres cortèges. N'y avait-il donc que d'affreux bandits parmi la population noire ? Ou bien faut-il croire que sous le plus futile prétexte on leur imposait le travail forcé, avec le cercle de fer au cou ? De quels crimes inexpiables étaient-ils donc coupables, ces milliers de forçats ? La plupart n'avaient commis d'autre méfait que d'avoir circulé sans lanterne dans les rues, par une nuit de clair de lune. Un des matelots d'un steamer anglais, coupable d'un tel forfait, fut aussitôt cueilli par la police noire et condamné sur l'heure à six mois de chaîne. Sans doute, sur les protestations adressées au Gouverneur allemand par le capitaine anglais, le matelot fut immédiatement rendu à la liberté ; mais les milliers de forçats qui n'avaient personne pour les défendre faisaient bel et bien six mois de chaîne.

Tout prisonnier condamné à la chaîne se voyait régulièrement appliquer la chicotte à l'expiration de chaque mois. La chicotte était l'indispensable complément du travail forcé. La peine consistait en vingt-cinq coups appliqués au bon endroit, avec une lanière d'hippopotame longue de deux mètres. Après son supplice, le malheureux était conduit au lac où il prenait un bain dont l'effet était de refroidir les atroces brûlures que la chicotte laissait sur la peau. La chicotte intervenait aussi en justice. Il était d'usage de l'appliquer aux témoins pour leur faire dire la vérité, car on sait combien le noir est enclin au mensonge. On m'a parlé d'une affaire de vol où, à cause des contradictions qu'offraient les dépositions, tous les témoins, quels que fussent leurs dires, affirmatifs ou négatifs, reçurent leurs vingt-cinq coups de chicotte pour apprendre à mieux témoigner en justice. C'était la manière forte.

Lorsque je publiai mon voyage aux sources du Nil, mes révélations sur les méthodes coloniales des Allemands provoquèrent une grande fureur en Allemagne. C'était au début de l'année 1913. Je fus traité dans la presse quotidienne de menteur, d'infâme calomniateur, que sais-je encore ! On ne répond pas aux gros mots. Mais je ne crus pas devoir m'abstenir de répondre à la *Deutsche Kolonial Rundschau* qui, d'une façon plus modérée, se borna à proclamer que mes « élucubrations » étaient odieusement contraires à la vérité, et proposa en même temps la création, en Belgique même, d'un grand journal allemand qui aurait pour mission de défendre l'Allemagne, pays tant calomnié, contre les nouvelles mensongères. Je n'eus, pour réduire au silence la grande revue coloniale de Berlin et toute la meute de journalistes, qu'à appuyer ma réponse d'un document photographique qui représentait les forçats de Mouanza enchaînés, circulant sous la conduite d'un soldat noir armé jusqu'aux dents, document que j'avais acheté à Mouanza chez un Allemand.

Le Congo belge est le paradis des noirs en comparaison des enfers qu'étaient l'Afrique orientale et le pays des Herreros sous la civilisation allemande.

JULES LECLERCQ,

Membre de l'Académie royale de Belgique.



Tolstoï est-il le père spirituel du Bolchévisme ?

C'est un lieu commun en histoire que tous les soulèvements révolutionnaires n'ont pas seulement des causes politiques et économiques, mais qu'ils ont aussi des causes spirituelles plus profondes. Les penseurs, les sophistes, les hérétiques jettent des semences et ces semences germent dans l'esprit des hommes. Il faut parfois plusieurs générations pour que cette germination se fasse, mais tôt ou tard l'humanité en recueille les fruits. Et si ce sont des dents de dragon qui ont été semées, l'humanité fait la récolte rouge du Terrorisme. Ainsi les Encyclopédistes français préparèrent la génération de Robespierre. Les premiers socialistes français et les idéalistes romantiques de l'école de Lamartine et de Michelet préparèrent la génération de 1848. Ainsi le Prince Kropotkine et Elisée Reclus inspirèrent le mouvement anarchiste contemporain en France. L'« Intelligentsia » russe, pendant un demi-siècle, lentement mais inlassablement, fraya les voies à la Révolution bolchéviste.

Quelles ont été, dans cette catastrophe, les parts respectives des grands maîtres de la littérature russe ? Un illustre homme d'État, le président Masaryk, qui est aussi un penseur pénétrant, a consacré deux gros volumes à ce fascinant sujet, bien que ces volumes fissent simplement l'introduction à une étude sur Dostoïevski (1). Suivant les pas du Président Masaryk, je voudrais analyser l'influence spéciale de Tolstoï. Je suis d'autant plus désireux de le faire, que cette brève analyse me fournira l'occasion de reviser, à la lumière d'événements récents, les opinions que j'ai exprimées, il y a quinze ans, dans un livre consacré au Prophète de Yasnaïa Poliana.

On s'imagine, peut-être, que le problème littéraire soumis à notre examen ne présente un intérêt pratique que pour les Russes exclusivement. Je crois, au contraire, qu'il offre un

intérêt pratique considérable pour le lecteur anglais, parce que les grands maîtres de la littérature russe. — grâce notamment aux admirables traductions de Mrs Constance Garnett et aux publications de la maison Heinemann, — ont exercé une énorme influence sur la littérature anglaise contemporaine. C'est en partie à cause de l'anarchie politique de Tolstoï, et de l'anarchie intellectuelle et morale d'Anatole France, que tant d'intellectuels britanniques sont hostiles au régime existant et favorables à la Révolution ; pendant l'ère victorienne, la plupart de nos grands hommes de lettres soutenaient l'ordre établi. Il s'est produit dans l'histoire de la littérature anglaise le phénomène exactement contraire à celui qu'on a vu se réaliser dans l'histoire de la littérature française. Au cours de la dernière génération, les maîtres de la pensée française ont été, presque tous, des conservateurs : Taine, Renan, Bourget, Maurras et Barrès. Tandis qu'au dix-huitième siècle, tous les principaux hommes de lettres français étaient du côté de la Révolution.

I. — Ceux qui jusqu'ici ont été enclins à révéler Tolstoï non seulement comme le plus grand romancier de tous les temps et de tous les pays, mais quasi comme le « dernier des prophètes » (1) sont, au premier abord, choqués quand on leur dit que Tolstoï est le père spirituel du Bolchévisme. Ils considèrent une telle assertion comme un paradoxe absurde, indigne d'une discussion sérieuse. Et certainement, Tolstoï lui-même aurait répudié avec indignation toute connexion entre son enseignement et la doctrine bolchéviste. Il vécut assez longtemps pour voir la Révolution de 1905, qui ne fut qu'un innocent « lever de rideau » comparativement à la sanglante tragédie de 1917. Et je me rappelle encore comment, en ma présence, il critiqua cette révolution impuissante, et ses méthodes, et ses agissements, et ses chefs. Je me rappelle aussi avec quelle sévérité il condamnait les intellectuels qui, comme Maxime Gorki, donnaient leur appui moral à des actes de violence.

Nous prenons acte de cette répudiation solennelle et répétée. Mais nous croyons devoir faire remarquer que cette répudiation ne résout pas le problème. D'abord, ni l'auteur, ni ses contemporains ne sont des juges compétents et dignes de foi quant à l'influence exercée par les œuvres d'un écrivain. Et puis, les conséquences et l'influence de ces œuvres peuvent ne pas se révéler tout de suite, elles peuvent se développer très lentement. L'événement seul en révèle l'innocuité ou l'efficacité.

II. — Quelque importance que l'on attache à la répudiation du Bolchévisme par Tolstoï et quelle que soit l'énergie avec laquelle ses admirateurs proclament qu'il n'a aucune part de responsabilité dans le Bolchévisme, il est deux facteurs troublants qui ne peuvent être ignorés.

Le premier, c'est que les Bolchévistes eux-mêmes revendiquent Tolstoï comme leur saint patron, de même que les terroristes français revendiquaient Rousseau et que les anarchistes d'à présent revendiquent le Prince Kropotkine ou Anatole France. Le Gouvernement soviétique ne perd aucune occasion de manifester sa vénération pour la mémoire sacrée de Tolstoï, — si, toutefois, des mots tels que « vénération » et « mémoire sacrée » peuvent trouver place dans le vocabulaire bolchéviste. Les dictateurs ont ouvert deux musées Tolstoï

(1) Ce sujet vient d'être repris et traité d'une manière intéressante dans une brochure de M. Maklakov, ancien ambassadeur de Russie à Paris.

(1) Expression de Lord Bryce, dans son dernier ouvrage sur « les Démocraties modernes ». (Paris, 1924, t. II, p. 611). (N. du Trad.)

à Moscou ; la fille du maître a été nommée directrice de l'un d'eux. Ils en ont établi un troisième à Petrograd et un quatrième à Yasnaïa Poliana, auquel on a annexé une école expérimentale modèle. Les Bolchévistes prétendent qu'ils ne font que réaliser l'idéal pédagogique et l'idéal moral de Tolstoï, que, comme eux-mêmes, Tolstoï fut un maître destructeur avant de devenir un maître constructeur, et qu'ils sont en train de bâtir sur les fondements qu'il a établis.

Le second fait troublant, c'est que cette identification, en apparence extravagante, du Tolstoïsme et du Bolchévisme est confirmée par les conservateurs russes. Bolchévistes et conservateurs peuvent différer d'opinion sur tout problème humain et divin, ils sont d'accord pour attribuer à Tolstoï une responsabilité directe dans la catastrophe bolchéviste.

III. — Les champions de Tolstoï ont une réponse très simple à l'accusation portée contre leur maître. Ils examinent ses vues religieuses, éthiques et politiques et n'ont pas de peine à prouver que ses principes fondamentaux sont en opposition radicale à la fois avec la théorie et avec la pratique des Bolchévistes.

1^o Les Bolchévistes sont d'intraitables adversaires du christianisme. Tolstoï est un inflexible disciple du Christ. Il a toujours prêché que l'« Imitation du Christ » est la suprême manifestation morale et politique de la vérité. Les Bolchévistes croient en un Évangile de haine. Tolstoï croit en un Évangile d'amour.

2^o Le credo soviétique et le Gouvernement soviétique sont, l'un et l'autre, fondés sur la force brutale. Ils sont une apothéose de la violence. Au contraire, Tolstoï a toujours répudié la force. C'est un ardent pacifiste, radicalement hostile à toute guerre, mais il pousse son opposition à ses extrêmes conséquences logiques. Il prêche la non-résistance au mal. Il dénie même le droit de punir celui qui enfreint la loi. Il abolit la justice répressive. Il repousse toute loi de vindicte et voudrait qu'on ouvrît toutes les prisons.

3^o Les Bolchévistes croient en un État socialiste despotique. Ils estiment que l'État doit agir comme une universelle Providence, comme un universel pourvoyeur, comme un universel intermédiaire. Tolstoï, non seulement ne croit pas en un État despotique, mais ne croit pas en un État libéral. Précisément parce qu'il n'admet pas la force et que l'existence de tout État doit être basée sur la force, il nie jusqu'à l'idée de l'État. Tolstoï ne veut pas donner à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Il ne croit pas qu'il faille donner quoi que ce soit à César. Comme Kropotkine et Bakounine, c'est un intraitable anarchiste et son anarchisme va même plus loin, parce que, contrairement à l'anarchisme de Kropotkine et de Boukanine, l'anarchisme tolstoïen a une base religieuse.

Un examen superficiel suffit à montrer l'éclatante opposition qui existe entre les principes du Tolstoïsme et la théorie et les pratiques des Bolchévistes.

4^o Les avocats de Tolstoï reconnaissent que Tolstoï fut un adversaire du Tsarisme. Mais ils font justement remarquer que tous les méfaits que Tolstoï blâme dans le Tsarisme, ont reparu dans le Bolchévisme, sous des formes plus odieuses.

5^o Les champions de Tolstoï concèdent aussi qu'il fut un ennemi acharné de l'Église grecque orthodoxe, mais ils font observer qu'il dénonça la théocratie, non, comme les Bolchévistes le font, au nom de l'athéisme, mais au nom d'un christianisme supérieur. Le christianisme supérieur se prononce pour la liberté de l'esprit. L'Église grecque orthodoxe favorise

la fusion et la confusion du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Elle introduit le pouvoir de l'État dans les choses de l'esprit. Accuser Tolstoï, parce qu'il s'est attaqué aux abus d'un État tyrannique et d'une Église bureaucratique, c'est comme si l'on accusait les premiers chrétiens d'avoir causé la chute de l'Empire romain parce qu'ils condamnaient les crimes de Néron et de Domitien.

IV. — Le contraste et la contradiction entre les doctrines de Tolstoï et la théorie et les pratiques du Bolchévisme peuvent sembler, à première vue, une réponse décisive aux adversaires du Tolstoïsme. Et sans aucun doute les deux doctrines représentent deux extrêmes inconciliables. Malheureusement, ce ne serait pas la première fois, dans l'histoire, que l'on aurait vu deux extrêmes se rejoindre. Ni, non plus, produire les mêmes résultats. Et la raison pour laquelle des extrêmes politiques ont souvent les mêmes conséquences, est très simple. Les doctrines extrémistes contiennent généralement des éléments destructifs et des éléments constructifs. La qualité de l'influence exercée par un penseur extrémiste dépend donc entièrement du point de savoir si c'est le côté destructif ou le côté constructif de son œuvre qui impressionne le plus l'esprit des hommes.

V. — Or, dans le cas de Tolstoï, alors que ses admirateurs anglais ont été surtout influencés par les éléments constructifs, ses contemporains russes se sont, pour la plupart, désintéressés de cet aspect de son œuvre ; ils ont été surtout influencés par ses éléments destructifs.

1^o La diffusion des écrits de Tolstoï a énormément contribué à miner les fondements de l'État Russe. Il fit plus que n'importe quel autre écrivain pour développer ces tendances anarchistes, ce dérèglement qui est une caractéristique si frappante du tempérament russe. Il désarme l'État dans sa lutte contre ces « Puissances des Ténébies » qu'aucun écrivain n'a dépeintes d'une manière plus vive. Dans cet ordre d'idées, comparez l'attitude de Tolstoï et celle de Socrate mourant, lequel dit à ses disciples que leur devoir de citoyen est d'obéir aux lois de l'État, même si ces lois sont injustes, et alors qu'il est lui-même victime de leur injustice. Dans le contraste entre Tolstoï et Socrate, vous avez, en résumé, l'opposition entre l'anarchiste slave destructif et le penseur grec constructif.

2^o Les hérésies morales et religieuses de Tolstoï n'ont pas contribué moins efficacement à miner l'Église et à désagréger la religion nationale. Il prêcha la « religion de l'esprit ». Mais ce christianisme « sublimisé » n'est que l'utopie d'un aristocrate intellectuel. Et, bien loin de fortifier la religion, il ne peut que tendre à l'affaiblir. Car si le pur esprit chrétien n'est pas incarné dans le corps politique d'une Église officielle, il demeurera impuissant. Et une religion instituée, du fait qu'elle est alliée à une société corrompue ou à un État corrompu, devra se soumettre à plus d'un compromis ou abandonner plusieurs de ses principes. Mais, toute religion, si elle veut être une force sociale vivante, doit nécessairement courir ce risque. Séparer le christianisme, comme le fait Tolstoï, d'avec le monde et d'avec l'État, signifie simplement que le christianisme sera banni de ce monde. La conception russe, byzantine et orientale de la religion, l'attitude ascétique du moine qui se retire dans le désert peuvent être la forme la plus haute du christianisme. Mais l'ascétisme de saint Antoine ou de saint Siméon le Stylite ne résout pas les problèmes du christianisme pratique dans sa lutte contre les forces du mal.

L'analogie du quakérisme peut illustrer la faiblesse de

cette conception tolstoïenne de la religion. Le christianisme des Quakers peut être aussi une forme plus haute et plus pure de la religion. Mais les Quakers n'ont jamais été que quelques milliers. Le quakérisme a toujours été une petite secte, sans grande influence sur la vie nationale. Et c'est un intéressant commentaire de la doctrine du quakérisme : que même les plus grands des Quakers n'ont pas dédaigné de fréquenter les cercles corrompus de la Cour de Charles II et de réclamer l'intervention de l'État dans l'intérêt de la communauté.

Il ne faut pas non plus oublier que la religion de Tolstoï était basée sur un pessimisme radical, confinant au nihilisme. Il n'était pas seulement un disciple du Christ, mais aussi un disciple de Schopenhauer. Ce pessimisme radical le conduisit, à un certain moment, jusqu'aux limites du suicide. Il lui fit condamner l'institution de la famille et, dans la *Sonate à Kreutzer*, toutes relations sexuelles. Il en fit la proie d'un ascétisme oriental, irréel, exacerbé.

3^o Mais admettons que, en fin de compte, il puisse encore y avoir quelque doute, quant à la balance finale du bien et du mal, dans les attaques de Tolstoï contre l'Église et l'État. Peut-il raisonnablement y avoir le moindre doute quant aux funestes effets de la doctrine tolstoïenne de « non-résistance au mal » ? Dans un État constitué comme l'État Russe, dans une communauté menacée par les « Démon », si bien décrits dans le fameux roman de Dostoïevski, une politique de non-résistance équivaut à une politique de folie. C'est en vain que Tolstoï a protesté, en théorie, contre des maux existants, alors qu'en même temps il déniait au citoyen le droit de résister au mal. Une telle doctrine donnait au malfaiteur un avantage certain. En privant à la fois l'État et l'individu du droit de résister au mal, Tolstoï, inévitablement, assurait la victoire du mal en désarmant la loi.

Voilà pourquoi nous sommes forcé, malgré notre admiration pour son génie, de conclure que Tolstoï a fait beaucoup de mal en énervant et en émasculant l'âme russe, en déterminant une attitude de paralysie morale et d'acquiescement à la tyrannie. Tolstoï a été l'allié inconscient des Bolchévistes, de même que ceux qui, en Angleterre, pendant la guerre, invoquaient l'« objection de conscience » furent les alliés inconscients des Allemands. Le monde occidental s'est demandé souvent, et se demande encore, comment il a été possible qu'une grande nation de 150 millions d'hommes se soit soumise pendant des années à la dictature diabolique d'une poignée de fanatiques, d'hallucinés et d'assassins. Une telle dictature est inconcevable pour un cerveau anglo-saxon. L'influence délétère du tolstoïsme peut nous aider à trouver l'explication de ce paradoxe. En vertu du principe tolstoïen de « non-résistance au mal » les victimes de la tyrannie bolchéviste n'ont aucun droit moral d'opposer la force à la force.

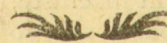
Durant mon récent voyage en Russie, je fus invité à une soirée dans un cercle d'intellectuels russes. Une personne présente à cette réunion me fit une vivante et lugubre peinture de l'enfer bolchéviste. Je posai à mes amis russes la question que tout Européen se pose : pourquoi les adversaires du Bolchévisme, qui constituent l'immense majorité, se soumettent-ils, dans un acquiescement passif, à cette hideuse oppression ? Pourquoi les pavés de Moscou ne se soulèvent-ils pas contre les démons bolchévistes ? Un des assistants, un homme de réputation mondiale, fit doucement remarquer que la tyrannie bolchéviste était une juste punition de Dieu pour les péchés du peuple russe ; qu'on n'avait pas le droit de s'opposer à la volonté de Dieu ; qu'il appartenait au Tout-Puissant, et non aux hommes, de mettre un terme à la tyrannie bol-

chéviste. Dans cette remarque d'un Russe illustre, j'ai perçu l'écho de la voix que j'avais entendue vingt ans auparavant à Yasnaïa Poliana. (1).

Le problème des relations du tolstoïsme et du bolchévisme est de la même nature que celui des relations de Jean-Jacques Rousseau et des Terroristes français. Tolstoï avait une admiration sans bornes pour Rousseau. Il m'a déclaré qu'aucun moraliste européen n'avait, autant que le sophiste de Genève, exercé une influence profonde sur le développement de sa pensée. Il y a des affinités frappantes entre les deux penseurs, et il y a des analogies égales dans l'influence de leurs doctrines respectives. Tolstoï et Rousseau prouvent, à toute évidence, qu'un grand écrivain, tout en proclamant les plus nobles idéals, et en étant animé des plus pures intentions, peut être un bienfaiteur spirituel pour une élite privilégiée, mais aussi qu'il peut être un malfaiteur politique pour des millions d'hommes, s'il perd de vue les données essentielles de la nature humaine, si ses idéals ne sont pas tempérés par le bon sens et le jugement, s'ils ne sont pas soumis à la seule épreuve qui puisse avec certitude être appliquée à toute doctrine morale ou politique, c'est-à-dire à l'épreuve de la réalité et de la vie.

CH. SAROLÉA,
Professeur à l'Université d'Edimbourg.

(1) J'ai déjà raconté plus haut cet incident : j'y reviens, car je le considère comme extrêmement caractéristique et révélateur.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes
religieux, politiques, sociaux,
littéraires, artistiques.



Nous nous excusons auprès de nos abonnés de la qualité du papier du présent numéro. Le papier habituel n'étant pas rentré au moment du tirage.

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Ardenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Joailleur. Orfèvre. Horloger

GRANDS PRIX
Lige 1905,
Bruxelles 1910,
Gara 1913.

72 Rue Couderberg
(Mise de la Cour)
Bruxelles

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.
VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

| | |
|--|--------|
| en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours) | 5,00 % |
| en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15) | 5,00 % |
| en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois) | 5,25 % |

avec facilité de retrait anticipé :

| | |
|-----------------------------|--------|
| 1°) après le cinquième mois | 5,20 % |
| 2°) après le quatrième mois | 5,15 % |
| 3°) après le troisième mois | 5,10 % |
| 4°) après le deuxième mois | 5,05 % |
| 5°) après un mois | 5,00 % |

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection

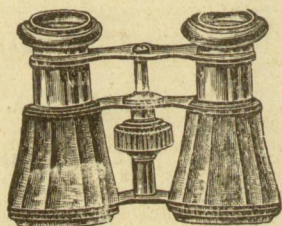
JN ET JH TOBY FRÈRES

Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap

Téléphone : 324,96

ETTERBEEK-BRUXELLES

Maison du Lynx



rue de la Bourse, 34 BRUXELLES

Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
: LA LANGUE ANGLAISE : :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
INSERTION D'ANNONCES DANS
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPÉCIALISTES EN GRAVURES

78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

L'ALGÉRIE — LA CÔTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARER

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
à Couillet (Belgique) ;
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris ;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Vers la Foi catholique

Nos lecteurs se souviendront peut-être, qu'il y a deux ans déjà écoulés, nous leurs présentions ici même un jeune professeur d'apologétique, M. l'Abbé Paul Buysse, de Gand, dont le premier ouvrage *Vers la Croissance*, préfacé par Paul Bourget, plus tard couronné par l'Académie Française, justifia si éloquemment par son magnifique succès l'horoscope que nous avions tiré. L'heureux auteur poursuit son œuvre, escorté de brillants suffrages, et donne aujourd'hui au public le premier tome de la seconde partie : *L'Eglise de Jésus*, sous la recommandation de S. E. le cardinal Mercier.

Je ne cède pas à un sentiment d'amitié, mais j'obéis à une conviction profonde en signalant l'apparition de ce nouveau volume comme un événement spirituel qui doit réjouir toutes les âmes d'apôtre. Plus encore que le premier, ce livre porte dans ses pages une vertu persuasive, il fera des conversions.

Et c'est le sincère éloge que je veux tout d'abord décerner à l'auteur : il ne s'est pas laissé émouvoir ni distraire de sa tâche par le discrédit dans lequel, auprès de plusieurs, l'Apologétique est tombée.

J'ai connu ce temps d'avant-guerre où, contre une propagande effrénée de la libre-pensée, on faisait feu de toutes parts, sur le terrain de la défense de la foi, par une multitude d'articles, de tracts, de brochures, de revues, de conférences. L'apologétique était en faveur, les apologètes avaient la vogue. A la faveur de la trêve de l'Union sacrée, devant le ralentissement des batteries de l'ennemi, on désarma presque dans notre camp, on rentra au fourreau l'épée de l'apologétique. Par ailleurs il se manifesta dans les élites une louable tendance à scruter le contenu de la foi ; on se préoccupa moins de la défense extérieure de l'enceinte sacrée, on pénétra dans le sanctuaire pour en saisir les beautés, on s'imprégna de la vérité révélée pour la vivre.

Il reste cependant que beaucoup d'esprits, enlisés dans l'indifférence, ou paralysés par des préjugés et des préventions sont encore loin de l'Eglise et qu'il faut les arracher à leur torpeur, les acheminer vers la porte du salut. Il reste vrai que même des croyants laissent leur foi s'obnubilier, parfois même s'ébranler au milieu des erreurs qui infestent notre ambiance littéraire ou sociale.

L'œuvre de l'apologiste est de mettre les âmes sur le chemin de la foi en aplanissant les obstacles, de raffermir les convictions qui vacillent, en un mot de soumettre au contrôle rigoureux de la raison les motifs de crédibilité, les bases de la croyance. Pour être moins brutale, peut-être, moins cynique dans ses attaques, l'impie sème sournoisement l'erreur, la calomnie dans une foule de livres et l'atmosphère intellectuelle en est parfois comme saturée.

Assurément, les bonnes et décisives réponses ne manquent pas, les solides apologétiques garnissent les rayons de nos bibliothèques et j'ai souvent regretté, pour ma part, qu'on délaisse, parce que vieilles, sur certains points, des œuvres d'immortelle beauté, telles que celles d'Auguste Nicolas. Mais, c'est l'impérieuse exigence à laquelle il serait vain de vouloir se dérober, l'essentiel caractère de l'apologétique, c'est l'actualité. A chaque temps, il faut une parole nouvelle, ou si vous le préférez, un nouvel accent à l'éternelle parole de la vérité. Il faut montrer l'aspect qui répond aux besoins du jour, aux aspirations du moment, il faut être de son époque, l'homme de son temps et de tous les siècles, en adaptant l'antique réponse à tous les points nouveaux d'interrogation qui surgissent.

François de Sales l'avait si bien compris, il avait ausculté l'âme de ses contemporains, il ne s'agissait pas, à la Renaissance, en pleine décadence de la scolastique, de dresser syllogisme sur syllogisme, il fit l'apologétique des *Controverses*, du *Traité de l'Amour de Dieu*, il orienta ces esprits ardents, passionnés de beauté, vers le Dieu aimant, il fit converger vers la religion les forces exubérantes de l'humanisme, et toute son époque salua en lui l'organe irrésistible de la vérité.

On a souvent de nos jours sous-estimé le *Genie du Christianisme*, on l'a jugé superficiel et sentimental ; en réalité aux romantiques de l'époque il fallait une apologie romantique de la foi. Esquissée par Chateaubriand, elle devait s'achever par le génie de Lacordaire.

On s'est plaint parfois de la manière de Mgr d'Hulst, qu'on taxait de sécheresse ; en fait, il accommodait merveilleusement aux scientistes de l'époque l'interprétation de la morale, avec plus de rigueur scientifique peut-être, tout au moins dans l'appareil du discours, que le P. Monsabré n'en avait montré dans l'exposition du dogme, d'ailleurs si puissamment édiflée.

* * *

M. Paul Buysse est entré dans cette voie, il use de cette méthode, il a dépouillé les allures désuètes, il a renouvelé la documentation apologétique, donné constamment la parole aux écrivains contemporains, appelé en témoignage les meilleurs spécialistes connus, rencontré les adversaires du jour, revêtu son œuvre d'une armature qui l'actualise et la rend ainsi au plus haut chef intéressante. Quelle vaste lecture suppose ce livre compact, lourd de références ! A quel inventaire minutieux et sagace de la littérature contemporaine a dû se livrer l'auteur pour être toujours à la page, et informé du dernier état des questions.

Le livre est en consonnance avec le milieu contemporain ; il donne la primauté à l'intelligence et fait partout siéger la raison, mais il sait parler au cœur qui a ses raisons aussi.

J'admire fort l'ordonnance du volume qui, superposant à la démonstration populaire une démonstration technique, obtiendra facilement l'audience de tous les esprits.

Devant ceux qu'effrayent les difficultés de l'exégèse et de la critique ou n'ont pas le loisir de s'initier à ces arcanes, il pose dans la splendeur de l'évidence le fait de l'Eglise : c'est la cité assise sur la montagne vers laquelle conduisent de larges voies d'accès. C'est la méthode du Cardinal Dechamps et du chanoine Didot, que le Concile du Vatican a définitivement consacré.

Notre époque est engouée de faits, elle ne s'incline que devant le fait tangible, la voilà servie à souhait. Expansion prodigieuse du christianisme, stabilité de l'Eglise, témoignage irrécusable des martyrs, sainteté de l'Eglise, miracles directement constatés dans les merveilles de Lourdes : autant de faits historiques soumis à notre examen, en connexion étroite avec la doctrine catholique, annoncés et prédits par le Christ, qui font resplendir l'Eglise de l'éclat fulgurant d'une triple transcendance morale, intellectuelle et physique, qui accusent et manifestent une action de Dieu, une insertion de l'Absolu dans la trame des événements, autant de sceaux apposés par Dieu sur son œuvre, autant de titres irréfragables qui confèrent à la doctrine catholique une autorité contraignante et divine.

Manifestement dans l'Eglise, parlant, vivant et agissant sous nos yeux, c'est le Christ lui-même qui parle, vit et agit.

Toute cette démonstration est conduite avec une plénitude de science avertie, une précision de détails, une rigueur de logique, une modernité de bon aloi qui souvent renouvellent le sujet et toujours convainquent la raison en persuadant le cœur.

Je n'ai vu nulle part établie avec une si triomphante clarté la transcendance morale des martyrs. On nous a tellement apitoyés sur les victimes de l'Inquisition, de la Saint-Barthélémy, des dragonnades, sur les « martyrs » de la Libre-Pensée, les Giordano Bruno et les Étienne Dolet, voire de l'anarchiste que pas mal de gens confondent dans une même pitié tous ceux qui affrontèrent ou subirent les tortures pour être restés fidèles à leurs convictions. Devant tous les coquelets et les Homais, dont Veillot et Flaubert ont immortalisé les types, le témoignage du sang en faveur de la foi est annulé. La peinture des supplices de nos glorieux martyrs, même poussée au point suprême du pathétique, ne dit plus rien à ces âmes sensibles qui ne s'émeuvent que devant le bûcher d'un scélérat justement condamné. Il faut lire là-dessus l'abbé Buysse pour comprendre qu'il ne suffit pas même de plastronner devant la mort pour être un martyr. Avec une psychologie

qui pénètre jusqu'au vif, il analyse l'état d'âme du supplicié, il découvre et met à nu chez les témoins du Christ leur maîtrise, leur équilibre moral, leur force aussi éloignée de l'audace qui exalte que de la crainte déprimante, il recueille les impressions des victimes, de leurs spectateurs, même de leurs bourreaux, il fait toucher du doigt qu'il y a là une endurance inexplicable, inconciliable avec les données de l'expérience personnelle, les aveux d'autrui, les leçons de l'histoire, irréductible à la nature, et dont seule la présence et l'action d'une cause surnaturelle peuvent fournir l'explication. Il lui suffit de mesurer à cette toise les prétendus martyrs de la Libre Pensée pour établir jusqu'à l'évidence l'immense distance qui les sépare des nôtres et la miraculeuse valeur de ceux-ci véridiques témoins du Christ.

On ne pouvait mieux développer les vues originales du P. de Poulpique, cet excellent apologiste, si clairvoyant, si profond, auquel M. l'abbé Paul Buysse s'en déclare redevable et auquel il a dédié, en hommage de gratitude, le présent volume.

L'étude sur Lourdes, très fouillée, très poussée et qui suit l'ordre même de la trop fameuse Somme de M. Saintyves contre le miracle, tout en contribuant largement à donner au livre ce caractère d'opportunité dont nous l'avons loué, permettait des comparaisons présentes, avantageuses, victorieuses, avec le merveilleux qu'invoquent les spirites, les païens et les hétérodoxes. Encore un aperçu où il importait de faire la pleine lumière pour dissiper tant de vaines objections qui obscurcissent la foi des croyants et entretiennent les autres dans leur incroyance. Excellent chapitre qu'on ne pourrait assez recommander.

J'en dirais volontiers autant du parallèle institué sur l'état doctrinal et moral entre les églises hérétiques et schismatiques et l'Église catholique. Là aussi que de faux semblants à dissiper ! que de prétendues supériorités, notamment en ce qui regarde l'apostolat des missions, qu'il était expédient de ramener à leur juste valeur !

* * *

C'est dans la démonstration *technique*, surajoutée à la démonstration populaire, que M. l'abbé Paul Buysse a déployé toutes les ressources de son érudition, en faisant appel aux données les plus récentes de la critique et de l'exégèse. Il fallait se mesurer ici non pas avec les rationalistes envisagés à l'ancienne manière, mais avec les protestants libéraux, avec les eschatologistes, les Harnack, les Loisy, et leur démontrer scientifiquement « que l'Église n'est pas un produit, artificiel, la cristallisation des âmes autour de Jésus, excitateur du sentiment religieux ou modèle d'expérience filiale, ni la création des disciples, soucieux d'adapter au monde qui durait ce que le Maître avait annoncé du règne eschatologique ». Il était temps de vulgariser cette apologétique en établissant que l'Église est dans l'Évangile, que le Christ en a tracé le plan et que l'œuvre des Douze, comme l'Église subapostolique, est la réalisation de l'idée de Jésus, son fondateur. Pour tenir tête aux contradicteurs, avec quelle sagacité il fallait manier les textes des synoptiques en s'en tenant, pour jouer serré, à ceux-là mêmes, que la critique libérale veut bien reconnaître.

Toute cette démonstration est d'une force probante invincible.

Le problème christologique y étant inclus, il était nécessaire de rencontrer l'école mythologique ou comparatiste qui nie l'existence de Jésus et celle des comparatistes modérés pour lesquels le Jésus historique fut idéalisé en Christ par l'instinct religieux des Juifs, des Grecs et de quelques peuples orientaux. Sur ce terrain encore, la rencontre avec d'habiles et astucieux adversaires est une victoire décisive de la science bien informée.

Le grand mérite de cet ouvrage dans ses deux parties, c'est ce que j'appellerai sa valeur pédagogique. Par sa régulière ordonnance, ses partitions lumineuses, ses plans synoptiques, ses formules de condensation, par toute sa marche simple et logique, scrupuleusement jalonnée, ce livre trahit à chaque page un homme d'enseignement qui a le souci d'être compris et de s'emparer de l'esprit de ses élèves.

Aux personnes cultivées, aux membres des cercles d'études, aux grands élèves de nos collèges, nous recommandons chaleureusement cette précieuse apologétique qui, jusque dans ses parties les plus difficiles, reste étonnamment claire et toujours intéressante.

J. SCHYRGENS.



RUSSIE

Le mythe paysan

D'après un article de Werner Bergengruen : Les Communistes russes et le mythe paysan (1), dans la NEUE RUNDSCHAU.

Dans la question russe, tous les problèmes si complexes d'ordre économique, social, politique ne sont qu'une périphérie ; de chacun d'eux un rayon court au centre : au centre gît un « mythe ». Mais ce mythe est d'ordre paysan — s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Le bolchévisme après le tsarisme a tâché de s'en saisir, de l'habiller d'une idéologie spéciale, de le soumettre à une loi. Le moment semblait propice. L'ancien régime qui n'avait pas su résoudre le problème était mort ; un vide se présentait ; le bolchévisme a tâché de combler ce vide.

Il convient de relever que la Révolution proprement dite a de tout temps eu peu de contact en Russie avec la classe paysanne. Celle-ci ne connaît que la révolte : révolte contre les propriétaires fonciers, les officiers, le régime général, partage des terres. Et tout cela n'a pas été l'œuvre des bolchéviks : le Gouvernement des Soviets s'est trouvé, à proprement parler, devant le fait accompli. Il a dû capituler en fin de compte dans la question de la propriété individuelle du sol.

Ce n'est pas que le paysan soit essentiellement anticommuniste ; il est plutôt « a-communiste ». Depuis que l'État soviétique laisse le village vivre d'une vie autonome, le moujik a renoncé à son hostilité. Jadis les Soviets avaient tenté de soumettre le village à la dictature du comité dit de « Pauvreté ». Ces comités ont depuis longtemps cessé de jouer un rôle. Le village s'est partagé en trois couches : les paysans aisés (*Koulaki*), les paysans moyens (*Séredniaki*), les paysans pauvres. Et ce système a les plus sérieuses chances de durée.

Les communistes se sont depuis longtemps rendu compte de l'importance d'une union étroite (*smytchka*) avec les villageois. Récemment encore le Comité Central Directeur de ce parti décidait l'envoi dans les villages de trois mille propagandistes disséminés dans la Russie entière et y occupant de façon permanente des postes divers. Mais jusqu'ici cette *smytchka* sur laquelle Lénine avait tant insisté, a peu réussi. Le village continue à mener sa vie propre.

Depuis la mort du chef, l'opposition au sein du parti communiste a sensiblement grandi. Elle avait pris naissance dès les débuts de la « nouvelle politique économique » (*Nep*). Aujourd'hui elle embrasse tous les éléments communistes hostiles à la politique du Comité Central et du « Bureau Politique ». (Ne pas oublier que tous les non-communistes, c'est-à-dire près de 99 % de la population, sont censés n'appartenir à aucun parti !) On ne saurait parler ici ni de droite ni de gauche. C'est la « démocratisation » du parti communiste qui constitue la principale exigence de cette opposition. Encore ici ne il faut pas se laisser prendre au piège des mots. « Démocratisation » du parti communiste signifie, à proprement parler, *place aux jeunes* et plus de liberté de critique — mais au sein du parti seulement. L'opposition, on le sait, compte Trotsky dans ses rangs ; et cette circonstance a eu un immense retentissement dans les cercles communistes de l'armée rouge (de 5 à 7 %), parmi les étudiants « rouges », le *Consumol* (Union de la Jeunesse communiste), etc...

Une fraction très notable du parti désire le retour au communisme militant, la suppression des concessions, des mesures énergiques contre le capitalisme renaissant, etc. (Il est à noter que la majeure partie de ces « capitalistes » appartiennent actuellement à la classe des paysans aisés (*Koulaki*). Certains irréductibles, tel Schliapnikow, réclament la suppression intégrale du *Nep* ; d'autres, tels Larine et son groupe, font preuve de moins d'intransigeance. La fraction de l'opposition que représentent Krassine, Ossinsky, Piatakow, etc. se tient à part et est en butte à des attaques venant des intransigeants d'une part, du groupe Rykow (2) de l'autre. L'autorité de ce dernier pâlit du reste ; et c'est, à proprement parler, de Dzerjinsky que l'étoile monte à l'horizon, de ce Dzerjinsky qui, naguère chef de la Tché-Ka, préside actuellement le *Sovnarkhoz* (Conseil Suprême d'Économie Populaire).

Si les éléments d'opposition, en particulier les « jeunes », parviennent à réaliser dans les limites du parti communiste la liberté de critique

(1) *Der bauerliche Mythos.*

(2) A remplacé Lénine à la tête du Conseil des Commissaires du Peuple.

et d'opinion, le communisme russe aura passé par sa deuxième phase (succédant à la phase « héroïque »). Mais, quoi qu'il en soit, « le mythe paysan », non des points de doctrine ou des programmes — voilà ce qui constituera toujours la base sur laquelle le parti devra construire.



SERBIE

Séraïévo

Les dix ans qui se sont écoulés depuis l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, donnent à Miss Edith Durham, une spécialiste dans les affaires balkaniques, l'occasion de publier dans la *Fortnightly Review* de janvier, un article, qu'elle intitule : « Nouvelles données sur le crime de Séraïévo. »

Spécialiste quant aux questions serbes, bulgares, etc., Miss Durham est nettement, irréductiblement hostile aux Serbes. Ce qu'elle raconte n'en est pas moins très intéressant, mais doit être accepté sous bénéfice d'inventaire.

De prime abord, elle estime suspect le refus serbe, en réponse à l'ultimatum autrichien, de permettre à des fonctionnaires autrichiens de procéder en territoire serbe, à une enquête au sujet de l'assassinat. Pourquoi cette attitude, si la Serbie était innocente ? Elle aurait dû, pense Miss Durham, demander elle-même l'enquête la plus complète.

Miss Durham fait bon marché de la souveraineté des Etats. La Serbie ne pouvait consentir à une exigence pareille sans abdiquer la sienne. Sous la pression anglo-franco-russe Belgrade était allé, dans sa réponse à Vienne, à l'extrême limite des concessions possibles.

Le cabinet serbe ne s'était enfermé dans un *non-possumus* que là où les demandes austro-hongroises, présentées du reste sous une forme insolite, dépassaient les limites permises.

Poursuivons.

Les soupçons de l'Autriche-Hongrie étaient justifiés, continue Miss Durham. Et si l'Europe avait insisté pour qu'une enquête digne de ce nom fût faite sur l'heure, l'histoire de ces dernières années eût sans doute été écrite tout différemment.

C'est en effet très vraisemblable, ne fût-ce que parce que, dans ce cas, l'Autriche-Hongrie n'aurait probablement pas eu de prétexte pour envoyer son ultimatum :

En 1923, dit Miss Durham, le professeur Stanoïévitch, de Belgrade, faisait pour la première fois connaître que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand avait été organisé par le colonel Dragoutine Dimitriévitch, chef du Service des renseignements à l'Etat-Major général serbe. Dimitriévitch était le *spiritus rector* d'une société secrète (la « Main Noire »), qui avait pour objet le démembrement de l'Autriche-Hongrie ; il avait pris une part active à l'assassinat du roi Alexandre et de la reine Draga, en 1903.

Du reste, Miss Durham reconnaît elle-même que Stanoïévitch maintient dans son livre que le Gouvernement serbe ne pouvait être responsable de l'activité d'une société secrète. Elle croit avoir trouvé mieux aujourd'hui.

Pour commémorer le dixième anniversaire de la Grande Guerre, un ouvrage vient de paraître à Belgrade, qui a pour titre : *Le Sang des Slaves*. Il contient une série d'articles par des Serbes connus. Parmi ces articles, il y en a un, par Liuba Jovanovitch, président du Parlement serbe, qui était en 1914, ministre de l'Instruction publique dans le Cabinet Patchitch.

M. Jovanovitch raconte qu'à la fin de mai ou au commencement de juin 1914, Patchitch lui dit que certains Serbes se préparaient à se rendre à Séraïévo, pour y assassiner François-Ferdinand. Les ministres serbes décidèrent que des ordres seraient donnés aux autorités frontières (c'est le fleuve Drin qui sépare la Bosnie de la Vieille-Serbie), de s'opposer à ce que les jeunes gens qui avaient quitté Belgrade dans ce but, le franchissent. Mais comme ces autorités étaient elles-mêmes membres de l'organisation secrète, à laquelle appartenaient les conspirateurs, ils se gardèrent bien de les arrêter et firent savoir à Belgrade que les ordres étaient arrivés trop tard.

Il n'en résulte pas moins du récit de M. Jovanovitch que le Cabinet de Belgrade a tâché d'empêcher les conjurés de pénétrer en Bosnie. Il n'y réussit pas ; ce ne fut apparemment pas de sa faute.

Il y a plus : Miss Durham nous dit que le Ministre de Serbie à Vienne

entreprit auprès d'un des ministres d'Autriche-Hongrie (M. de Bilinski), une démarche afin d'empêcher l'archiduc-héritier de se rendre en Bosnie. On nous dit, il est vrai, que cette démarche, il l'entreprit de son propre chef ; est-ce bien sûr ?

Le 28 juin, M. Jovanovitch se trouvait dans sa maison de campagne à Seniak. A cinq heures de l'après-midi, un fonctionnaire du Bureau de la Presse lui fit savoir par téléphone, ce qui s'était passé à Séraïévo. « Quoique sachant ce qui se préparait », M. Jovanovitch ressentit comme un coup violent. La nouvelle ayant été confirmée, il fut en proie aux plus vives angoisses. Il savait, dit-il, que la Russie et la France ne seraient pas prêtes au point de vue militaire avant 1917. Et cet état d'anxiété, d'angoisse, dura deux jours pleins. Puis...

Arrêtons-nous là. Ce ministre que la nouvelle du forfait de Séraïévo empêche quarante-huit heures de dormir, qui, en l'apprenant éprouve un véritable choc, ne fait pas trop l'effet d'un conspirateur. Il finit, il est vrai, par regagner son équilibre (il le faut bien !), mais pourquoi ? Parce qu'un jeune militaire de ses amis le remonte quelque peu. « Si l'Autriche-Hongrie nous attaque », lui dit le major N., en ajoutant que ce n'est plus à la Serbie à prendre une décision, « qu'il en soit donc ainsi. Cela peut finir mal pour nous, mais cela peut aussi finir autrement ». Ces paroles scandalisent Miss Durham : pourtant, quoi de plus naturel ?

De leur côté, M. Patchitch et M. Stoyan Protitch, Ministre de l'Intérieur, faisaient ce qu'ils pouvaient pour démontrer à l'univers entier que la Serbie n'était pas responsable du crime de Princip (l'assassin). Lorsque la nouvelle du meurtre de Séraïévo parvint à Belgrade, la police, sur l'ordre de M. Protitch, défendit toute espèce de musique dans les endroits publics. Le Gouvernement serbe se fit représenter par plusieurs de ses membres, à la messe de Requiem à la chapelle de la Légation d'Autriche-Hongrie. M. Jovanovitch y assista aussi, mais, nous raconte-t-il, il avait l'impression d'être entouré d'ennemis et se sentit très mal à l'aise. Comme Ministre de l'Instruction publique, qui était en relations fréquentes avec les étudiants émigrés des provinces slaves d'Autriche-Hongrie, et qui connaissait personnellement l'assassin Princip, il se sentait particulièrement suspecté.

Un certain Milan Ciganovitch avait pris une part directe au complot, fournissant aux conjurés quatre brownings, six bombes, des munitions et de l'acide prussique, pour se suicider, leur forfait accompli. Trois jours après le crime, l'Autriche-Hongrie demanda l'arrestation de Ciganovitch. Le Gouvernement serbe répondit qu'il avait disparu. « Il l'avait fait disparaître », maintient Miss Durham. Ce ne sont après tout que des présomptions. Ciganovitch était employé au Ministère serbe des Travaux Publics, et on avait eu quelque peine à le trouver, sur les instances de M. Patchitch.

Le Ministre de l'Intérieur faisait de son côté procéder à des recherches qui aboutissaient à la découverte, à la poste de Belgrade, d'une carte-postale adressée « poste restante », par un des conjurés à un de ses amis. M. Jovanovitch ne reproduit pas le texte de cette carte-postale ; serait-ce qu'elle ne peut encore l'être, comme il le dit de certains passages de ses mémoires, demande Miss Durham.

Mais cela aussi n'est qu'une supposition.

Là-dessus, dans l'espoir, comme le dit M. Jovanovitch, que Vienne ne réussirait pas à démontrer qu'il y avait eu connexité entre la Serbie officielle et le crime (mais cet espoir, par lui-même, ne prouve rien !), la plupart des Ministres partirent en tournée électorale, le Ministre des Finances, M. Patchon étant chargé de l'intérim de la présidence du Conseil et du Ministère des Affaires Étrangères. Puis arriva l'ultimatum austro-hongrois ; il fallut faire revenir M. Patchitch en toute hâte, et... le grand drame commença.

Il ressort clairement aujourd'hui des relations de M. Jovanovitch que, si l'affaire de l'assassinat de l'archiduc avait été portée devant le Tribunal de La Haye, il s'y serait joué une simple comédie, non sans participation probablement de quelques-uns des membres les plus distingués de la « Main Noire » ! C'est l'avis de Miss Durham tout au moins, mais ce n'est là, après tout, qu'une hypothèse de plus.

Ses révélations s'arrêtent-là ; car impossible, n'est-ce pas, de faire état de déclarations faites on ne sait à qui, par on ne sait quels réfugiés serbes, déclarations dans le genre de celles-ci : « Oui, il est regrettable que tant d'hommes aient été tués. Mais le plan n'en a pas moins entièrement réussi. Nous avons créé la Grande Serbie. » « Nous vous avons obligés à abattre l'Autriche et l'Allemagne dans nos intérêts. Aujourd'hui, il n'y a plus d'entraves. Les plans slaves seront réalisés. Vous ne pouvez nous arrêter. » « Oh ! Anglais ! Vous vous

croyez honnêtes, mais vous êtes si bêtes, si bêtes. N'importe qui peut vous tromper ! »

* * *

Pourtant, n'exagérons rien. Que le mouvement pan-serbe contre la monarchie austro-hongroise n'ait pas suivi les voies légales seules — la chose n'est que trop évidente. Que, patriotes et nationalistes, les hommes politiques, les hommes d'Etat serbes aient parfois — souvent peut-être — fermé les yeux sur ce côté de l'activité pan-serbe, voilà ce qu'on peut facilement concéder. Que le Ministre Pathitch ait sciemment toléré l'assassinat détestable qui coûta la vie à l'archiduc François-Ferdinand et à la comtesse de Hohenberg, voilà qui n'est pas démontré.

Il ne nous coûte pourtant rien d'avouer que les appréhensions austro-hongroises devant l'activité irrédentiste dont Belgrade était devenu le Piémont, semblent avoir été passablement justifiées. Aussi le geste de Princip et de ses complices offrait-il à la monarchie danubienne, une occasion décisive pour écraser une bonne fois les menées qui la préoccupaient à bon droit. Ni la Russie, ni, à plus forte raison, la France, n'étaient disposées à faire la guerre pour les beaux yeux des Serbes. La réponse de Belgrade à l'ultimatum autrichien faisait assez de concessions pour permettre à Vienne de se déclarer — au moins provisoirement — satisfaite. St-Petersbourg, Paris et Londres auraient certainement continué à exercer au confluent du Danube et de la Save, une pression qui promettait à François-Joseph et à son Gouvernement d'autres concessions encore. Par là, l'Autriche-Hongrie n'aurait pas seulement asséné un coup de massue à l'irrédentisme serbe, dont celui-ci ne se serait pas relevé durant de nombreuses années ; elle aurait remporté aux Balkans un triomphe diplomatique sans précédent, et le prestige de la Russie, protectrice de la Serbie, aurait subi la plus rude des atteintes.

Au lieu de cela...

Comme le lui recommandait le comte Tisza, l'Autriche-Hongrie aurait dû, avant d'envoyer un ultimatum, adresser à Belgrade une note exposant ses desiderata sous une forme plus acceptable à l'amour-propre serbe, et ne parler sur un ton comminatoire, que si cette note n'avait pas atteint l'effet voulu, en agissant ainsi, elle s'assurait doublement un succès complet sans courir aucun risque.

Mais les sages avis de Tisza ne purent prévaloir. A qui la faute ?

* * *

Enfin, sans vouloir justifier le moins du monde les crimes politiques, il est permis de rappeler l'exemple de l'Angleterre traitant d'égal à égal avec un parti, celui des Sinn-Feiners, qui n'a ménagé à son égard ni la bombe, ni le revolver, ni la torche incendiaire. Pourquoi tant de sévérité d'un côté, d'indulgence de l'autre ?... Les partis socialistes, eux aussi, n'ont-ils pas donné à l'assassinat droit de cite dans la lutte politique ? Adler, l'assassin du comte Sturgekh, ne pontifie-t-il pas dans la II^{me} Internationale ? Et que dire des hétaïques abattues naguère par les socialistes-révolutionnaires russes ? Pour un Mateotti — crime odieux, je l'accorde — que de victimes de l'autre côté de la barrière ?... C'est donc, en fin de compte — que Miss Durham me le pardonne — du puritanisme doublé d'hypocrisie que de chercher querelle aux Serbes seuls, à ces Alliés loyaux et héroïques entre tous, pour des crimes, dans lesquels la culpabilité de leurs gouvernants n'est même pas rigoureusement démontrée !..

C^{te} PEROVSKY.



INDE

Le besoin du divin

Si on sait qu'au Thibet et en Mongolie il existe cent quatre-vingts prêtres, supposés incarner des êtres surnaturels divers, le fait que l'Inde est aussi un pays privilégié à ce point de vue est moins connu.

Au XVII^e siècle vivait dans la ville de Bombay, un couple pauvre et sans enfants. Leurs prières finirent par fléchir le dieu Ganécha — dieu à corps d'éléphant — et celui-ci leur envoya un fils qui reçut le nom de Moroba. Ce Moroba accomplit, dit-on, bien des « miracles », et, pour le récompenser de sa piété, Ganécha lui apparut en songe et lui annonça qu'il s'incorporerait en lui et en ses descendants. Aussitôt dit, aussitôt fait. Les « miracles » de Moroba se multiplièrent au point que ses prétentions d'incarner Ganécha trouvèrent beaucoup de créance.

Son fils Chintoman lui succéda. Pour convaincre le poète Tukaram de sa mission, il lui arriva une fois de prendre la forme de Ganécha.

Il eut huit femmes et autant de filles. Après lui vint son fils Narayan. Le grand-mogol Aurengzels le fit venir à sa cour à Delhi. Narayan y ayant accompli une performance véritablement sensationnelle : transformé en jasmins un morceau de viande de vache soigneusement enveloppé dans plusieurs morceaux d'étoffe, l'Empereur stupéfait fit cadeau au thaumaturge de huit villages.

La descendance directe de Moroba prit fin avec le septième génération. Cela ne faisait guère l'affaire des brahmanes, et ceux-ci annoncèrent que Ganécha s'était réincarné dans un parent éloigné de Narayan II. Un descendant de ce dernier est encore vénéré à Chinchwad.

Soixante-dix Krichnas incarnés habitent dans la présidence de Bombay et le Rajputana. Ce sont les « Maharadjahs » de la secte des vallabhas. Vallabha était un théologien victorien, lequel proclama une nouvelle doctrine panthéiste vers l'an 1500. Ce Vallabha rejetait l'ascèse et n'était pas ennemi des joies terrestres. Rien d'étonnant dès lors qu'il ait trouvé des adhérents parmi la classe opulente des marchands de l'Inde. Vallabha prétendait être Krichna incarné, et — naturellement — les miracles ne manquèrent pas pour établir qu'il disait vrai. Son fils Vithalnath, puis ses sept petits-fils contribuèrent beaucoup à répandre la nouvelle et si commode doctrine.

Tous les descendants de ceux-ci sont vénérés comme des incarnations de Krichna par les membres de la secte. Ils ne sont pas trop à plaindre : ils habitent des maisons superbes reliées à des temples et s'y laissent adorer par leurs fidèles, auxquels ils inculquent que les richesses, le corps et l'âme de ceux-ci leur appartient en propre, y compris les femmes et les filles des membres de la secte.

Rien d'étonnant dès lors que certains scandales qui, en 1860, éclataient dans la communauté vallabhite de Bombay et qui eurent leur solution devant les tribunaux aient mis en lumière la nature quelque peu élastique de la moralité de ces « garous ».

Inutile de dire que ces révélations n'ont pas ébranlé le prestige de ces derniers, même lorsqu'il se fut trouvé un « Maharadjah » qui fut condamné à l'emprisonnement pour avoir participé à un acte de brigandage.

L'arme si moderne des grèves rendit à un certain moment des services précieux à ces Krichnas incarnés. A la suite d'une divergence avec certains des fidèles, les « Maharadjahs » fermèrent leurs temples et refusèrent de se laisser adorer. L'effet de cette grève se fit sentir de suite : les fidèles capitulèrent de suite, et tout continua comme par le passé.

Plus curieux encore sont les cas où ce sont des groupements indiens teintés de culture européenne, qui vénèrent des dieux incarnés. Telle est la communauté des Radhasoamis, fondée en 1861, à Agra. Ses deux derniers chefs, supposés être des incorporations de l'Être Suprême, ont laissé après eux des écrits en anglais, exposant un système philosophique particulier : ils y appellent à leur aide... la théorie des électrons.

Il y a plus. Dans le Punjab, il existe aujourd'hui une secte athée, qui adore son fondateur comme un « vrai dieu » (*satya deva*). Le brahmane Agnihotri fondait en 1887 une doctrine, qui ne reconnaît comme substances éternelles que l'énergie et la matière et qui nie l'existence d'une divinité. Mais elle postule aussi qu'on peut rendre l'âme immortelle en suivant l'enseignement d'un sage auquel seraient révélés les arcanes de ce monde et ceux de l'au-delà. Inutile d'ajouter que le dit Agnihotri proclame modestement que ce sage n'est autre que lui-même... Ses adhérents rendent dès lors des honneurs divins à sa personne — ou à son portrait photographique, si le *satya deva* lui-même est absent.

Le docteur Helmuth von Glasenapp, qui donne ces renseignements à la *Frankfurter Zeitung*, a pu se convaincre lui-même que la plupart des membres de la secte sont des hommes cultivés et très au courant des conquêtes scientifiques et techniques de notre époque ! Cet Agnihotri existe encore, semble-t-il à Lahore.



La douzième séance des Grandes Conférences Catholiques aura lieu à l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart, le mardi 3 février, à 5 heures.

M. Pierre Termier, de l'Institut, y parlera de : Léon Bloy.

Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc, BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100.000 Titres de Capital . . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . . fr. 245.616.537,35

Total . . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 100 villes et localités importantes du pays.



COMPTOIR
D'OPTIQUE



FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

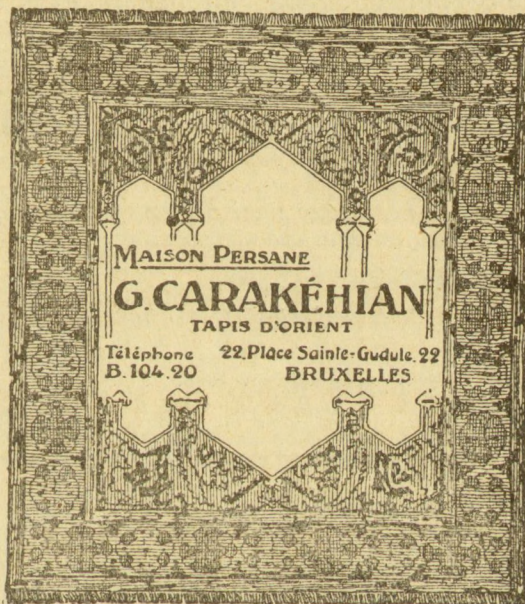
Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES



ORFÈVRE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — Biographie du Cardinal
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — Son Éminence dans l'intimité
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — Le Cardinal et la grande guerre
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Éminence ;
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures).*
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Éminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — Hommage à Son Éminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — Le jubilé — Compte rendu.
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Éminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant e. mpression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera ré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Medaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

MAISON

SOIRÉES

ET DE

L. DUPAIX

CÉRÉMONIES

50, rue du Marais, Bruxelles

A la Grande Fabrique

- - E. Esders - -

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA GRANDE MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques
 C'est le symbole de la suprématie
 Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche
C^{ie} française du Gramophone
 BRUXELLES
 171, Boul. Maurice Lemonnier
 65, rue de l'Écuyer
 42, Place de Meir. — Anvers

Polit et préserve vos Meubles, Linoleums, Parquets, Carrosseries d'Automobiles

Fabrique par THE NUGGET Polish C^o

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
 MAISON FONDÉE EN 1873
 -: **François VAN NES** Successeur :-
 13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64
 TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
 FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETRES
 CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES
 Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS



BENEZRA



Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
 TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
 CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
 : : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS